N-QuEx

Livre 2 : La fin du monde

Aurélien STRIDE

« Est-il possible de remonter dans le temps ? […]
Pourrions-nous éviter tout cela ? »

— M. le Président d'Irlande

I – Ai-je bien fait d'ouvrir ma g… ?.....5
II – A quoi trinque-t-on ?.....15
III – Il m'avait caché ça ?.....26
IV – Existe-t-il une parade ? 40
V – Et si on empêchait l'existence du caisson ?.....51
VI – Si l'on devait mourir demain ?.....60
VII – Si l'on s'isolait des autres mondes ?.....72
VIII – Comment te faire oublier ta journée ? 86
IX – Vous en connaissez un rayon ? 95
X – Aurai-je pu partir sans voir cela ? 106
XI – Vous n'oublierez pas les cobayes ? 119
XII – Ca ne serait pas mieux sans atmosphère ? 130
XIII – La fin du monde ressemble à Mars ?.....139
XIV – La fin du monde est dans 9 jours ?.....152
XV -.....163

I – Ai-je bien fait d'ouvrir ma g… ?

« *Morning*, Andrew. Bien dormi ?
- *Hi*, Amanda. Très bien et toi ?
- Aussi. Ma première vraie journée de travail m'attend. J'ai hâte !
- Tu prends quoi au petit-déjeuner ?
- Un simple café m'ira très bien, merci à vous. »

Si un Dieu du lit existe, il a certainement créé celui de la chambre d'amis. J'ai tellement bien dormi que j'ai failli ne pas entendre le réveil ! Pendant qu'il me prépare le café, et que le parfum des toasts fraîchement grillés embaume l'appartement, nous commençons à faire connaissance sur notre organisation hebdomadaire. Il s'avère que nous avons des horaires d'absence similaires, et que nous prendrons souvent le petit-déjeuner et le dîner ensemble. Andrew travaille comme mécanicien chez un garagiste capable d'intervenir sur tous types de véhicules, civils comme militaires ou agricoles. « C'est indispensable pour assurer

l'autonomie du pays », m'informe-t-il. Je me laisse tenter par un toast beurré, qui me fait fondre de bonheur. Nous quittons l'appartement en même temps, et prenons des routes différentes au franchir de la porte du rez-de-chaussée.

J'arrive après une bonne heure de marche à l'accueil du bâtiment où se trouve le laboratoire du Pr. O'Connelly. L'hôtesse me donne un badge à mon nom, et me demande mon identifiant de transaction pour le supplément de revenu. « Bien sûr, l'Etat vous versera votre dividende mensuel, et l'université complètera à hauteur de votre salaire, » m'explique-t-elle. Je la remercie, prends le badge et rejoins le laboratoire. Je retrouve O'Connelly et ses, enfin mes, collègues en recherche sur la physique quantique. A peine ai-je franchi la porte que tous m'accueillent comme le Messie, avides de réponses en lien avec mon mémoire. Je suis autant ému que gêné, et O'Connelly vient à ma rescousse.

« *Good morning*, Amanda. Votre entrée est triomphale, dites-moi ! Vous tous, accompagnez-moi, nous nous rendons ce matin à l'amphithéâtre. » Toute l'équipe nous suit jusque dans un amphithéâtre à même d'accueillir plusieurs centaines de personnes. Tout le monde s'installe, O'Connelly m'invite à le suivre sur

l'estrade, derrière le bureau. Il s'y trouve un ordinateur avec des captures des schémas de mon mémoire visibles sur l'écran holographique, et il me suffit de les toucher pour qu'ils apparaissent en grand sur le mur derrière moi.

« *Thanks, fellows*, d'avoir tous répondu présent ce matin, et je sais que pour certains cela chamboule votre organisation. Je vous présente officiellement *Miss* Amanda Schwartz, jeune chercheuse venue d'Allemagne qui m'a transmis le mémoire que vous avez tous lu. Et je sais que vous avez beaucoup de questions, mais avant cela, je souhaiterais que *Miss* Schwartz se présente et nous apprenne comment lui est venue son idée. *Miss* Schwartz, je vous prie. »

Il est vrai que j'étais à l'aise pour parler à des inconnus quand j'étais derrière mon guichet, là j'ai en face de moi vingt des plus brillants esprits que la physique quantique connaisse aujourd'hui. Je suis fortement décontenancé !

« *Ladies and Gentlemen*, tout d'abord, je tiens à vous remercier de m'accueillir au sein de votre laboratoire, mais aussi dans votre pays, et encore plus avec l'enthousiasme que mon mémoire a suscité. Et d'avance, je m'excuse pour mon faible niveau d'anglais. » Je m'éloigne du microphone, et

demande à O'Connelly si ce que je vais dire sera enregistré quelque part ou pas, il me répond que les microphones ne servent qu'à amplifier le son et assurer la traduction en temps réel. Je peux ainsi parler en allemand et chacun comprendra dans sa langue maternelle, cela m'arrange. Je luis fais confiance et retourne au pupitre.

« Je vais vous raconter une histoire. Cette histoire entraîne aujourd'hui des répercussions sur notre monde. Il y a environ deux ans, j'ai essayé un appareil dans un programme thérapeutique qui porte le nom de chrono-relativité. Le principe se base sur un caisson relié à une machinerie obscure qui promet de simuler un choix différent parmi nos souvenirs. Après moultes péripéties, et du fait que j'ai testé cette machine, je me suis fait enrôler de force par une organisation militaire en vue de recueillir mon témoignage en tant que "cobaye". Il s'est avéré que j'avais remarqué des éléments discordants dans le rendu visuel de la machine, et notamment des données qui se sont avérées classées secret défense. Condamné à ne plus pouvoir rester chez moi, j'ai donc contribué à leurs recherches en me diplômant en physique quantique, et me spécialisant en théorie des cordes. J'ai travaillé en collaboration avec une personne qui devint rapidement mon meilleur ami, Gunther, que j'appelais Bob à cause de sa

coiffure, et qui m'aida dans mon intégration et ma montée en compétences. Les impasses multiples des approches macroscopiques de la physique quantique m'ont amené à penser le concept à l'envers, à partir non pas de ce que l'on connaît mais de ce que l'on ignore : l'énergie. Bob réalisa des logiciels de simulation qu'il partagea avec d'autres laboratoires de physique, et pour lesquels ma théorie répondait à toutes leurs questions sans réponses jusqu'à présent. En parallèle, une autre chercheuse, Lin, du laboratoire de physique relativiste spécialisée dans l'étude de la linéarité du temps, a trouvé une formule qui démontre que le temps existe de manière parallèle dans des dimensions différentes. Cela a amené les autorités à déduire que la machine, qui porte le nom de *N-QuEx*, n'utilise pas nos souvenirs mais transporte notre conscience dans un monde parallèle répondant à notre choix alternatif. »

Je sens déjà que le nombre de questions auxquelles je vais avoir droit suit la forme d'une courbe exponentielle. Je continue.

« Ayant refusé de transmettre le résultat de mes travaux, avec une idée claire des conséquences de cette découverte, j'ai été enfermé pendant un mois dans des conditions déplorables, avant d'être évacué par un employé en simulant

mon décès. Je me suis retrouvé dans un hangar géré par une équipe officieuse dont Lin était la chef. J'ai donné à Lin toutes les formules que je connaissais et que j'avais trouvées, et elle les a utilisées pour améliorer le *N-QuEx*, au point d'être en mesure non pas de transférer une conscience, mais aussi un corps. *Ladies and Gentlemen*, je suis né Daniel Schritt, homme allemand pure souche, et mon corps a été interverti avec celui d'une autre personne dans une dimension parallèle. A l'heure où je vous parle, et vous pourrez le constater par vous-mêmes, de nombreux cas médicaux et criminels ont lieu autour de la ville de Kiel en Allemagne, émanant directement des conséquences de cette machine, depuis un autre monde. »

Un silence s'est installé ; tout le monde, même O'Connelly, est bouche bée, hésitant entre tomber en syncope, me harceler d'encore plus de question ou appeler la Sécurité Nationale.

« Ainsi, par cette introduction peu conventionnelle, je l'avoue, et pour résumer, j'ai trouvé, mais oublié en grande partie à cause d'un sérum, la formule unifiante de la Physique, et je suis ici pour échapper à l'armée de mon pays et une milice qui s'est donné pour mission de sauver son monde au détriment des autres mondes.

- Euh… Merci, *Miss* Schwartz. Que ceux qui désirent prendre un café y aillent et reviennent d'ici dix minutes. *Miss*, suivez-moi, je vous prie. »

O'Connelly me tire par le coude, me fait sortir de l'amphithéâtre pour entrer dans une remise et ferme la porte derrière lui.

« Dites-moi qu'il y a au moins 80% de tout ce que vous avez dit qui est un produit de votre imagination !

- Je peux malheureusement vous certifier que non, professeur…
- Je… Je ne peux pas rester sans rien faire, si ce que vous avez dit est vrai. Le pays n'a quasiment aucune force militaire, nous ne tenons que par des accords fragiles avec l'international, et si l'Allemagne vous recherche, vous nous condamnez tous ! Je ne peux le permettre, et encore moins vous faire garder sur le territoire.
- *Hold on*, Professeur ! D'une part, Lin croit que j'ai totalement perdu la mémoire, d'autre part, si l'Allemagne devait s'en prendre à une personne, elle s'en prendrait à celle qui est à l'origine des problèmes aux alentours de Kiel. Ma

seule garantie, et bien que je sois déjà sous une fausse identité que malheureusement quelques personnes que je ne souhaite jamais recroiser connaissent, il suffirait de faire en sorte qu'aucune Amanda Schwartz n'ait jamais franchi la douane irlandaise, et que rien n'ébruite ma présence dans ce pays.

- Bon… Bon… Bon. Retournons à l'amphithéâtre. C'est à la fois la meilleure et la pire entrée en matière de toute ma carrière ! »

Je retourne à mon pupitre, les collaborateurs ont repris leur place, pour la majorité avec un voire deux grands cafés.

« Maintenant, je vais vous parler plus en détail de mon mémoire. » Et tous m'écoutent avec encore plus d'attention qu'avant. Je réponds à leurs questions, quand il m'est possible de le faire, et les informe que certains pans de ma mémoire ne sont toujours pas recouvrés, et qu'il faudra relancer quelques travaux pour retrouver les pièces manquantes. Ceux qui posent des questions en lien avec l'introduction sont gentiment remis à leur place par O'Connelly, qui préfère que lesdites questions lui soient directement posées.

A la fin, au moment où tout le monde descend pour rejoindre le laboratoire, O'Connelly prend le microphone : « *One moment, please.* Vous avez entendu ici des choses que même notre gouvernement ne doit pas encore savoir. Vous êtes donc tenus au secret, et absolument rien ne doit sortir de cette pièce. Si vous avez des questions, venez me voir directement. Merci. »

Nous retournons au laboratoire, tous me regardent comme une bête de foire, passant du statut de nouvel Einstein à celui de singe savant. Il est difficile de savoir si cette distance est en lien avec le fait que j'étais un homme avant, qu'il existerait des mondes parallèles, ou qu'ils craignent pour leur intégrité. O'Connelly, palpant l'atmosphère, frappe dans les mains pour attirer l'attention. « *Hey* ! Miss Schwartz a non seulement suscité votre intérêt à tous avec son mémoire, mais a également su répondre à vos questions. Il est hors de question que l'un d'entre vous l'ignore ou la mette à l'écart à cause de son histoire. Nous sommes ici entre physiciens, et ce qui relève de la sphère privée se passe à l'extérieur de l'université. J'eus préféré que cette introduction restât entre elle et moi dans un premier temps, mais elle a voulu vous montrer que d'immenses savoirs acquis récemment, et pour lesquels elle a contribué, ont des conséquences désastreuses en

ce moment-même. Rappelez-vous donc pour quelle raison vous aidez la Science, et pour le reste, laissez-moi faire. » O'Connelly quitte le laboratoire, je vais m'installer dans la petite pièce où une place m'est dédiée, je pose mon sac et commence à travailler pour rechercher cette fameuse formule. Malgré ses paroles recadrantes, l'air est pesant, tendu, et le sentiment de me faire de nouveaux ennemis sent poindre le bout de son nez.

II – A quoi trinque-t-on ?

L'heure du *lunch* approche. Tout le monde finalise ses travaux pour les reprendre en bonne et due forme en début d'après-midi. Je finalise mes écrits sur l'ordinateur quand O'Connelly traverse le laboratoire : « *Miss* Schwartz, c'est à votre tour de m'inviter. » Je verrouille la session et nous nous rendons au petit restaurant testé la veille, sans décrocher un mot.

« Vous avez une chance insoupçonnée, *Miss*. » me dit O'Connelly en s'asseyant à table. « Un de mes amis travaille au service des douanes et des documents officiels. Le contrôle des identités ne communique pas avec les autorités allemandes, sauf en cas de crime avéré sur notre territoire. Donc, officiellement, il est impossible pour votre ancien pays de savoir que vous êtes ici. Et s'il leur venait l'idée de faire la demande, notre statut de pays autochtone nous autorise à ne rien leur divulguer, tant qu'aucun mandat d'accusation à portée internationale n'est retenu contre vous. Mais je reste sur ma position que vous auriez dû ne garder cette histoire que pour moi ! Ces pauvres petits n'ont qu'une assez vague idée du monde par-delà les sept mers, et vous leur

annoncez de but en blanc qu'un cataclysme interdimensionnel est en cours ! Il faudra sérieusement réviser votre approche diplomatique et votre communication ! » Il se met à rire en avalant un verre de vin, et je l'accompagne dans son euphorie.

« Je suis sincèrement désolé, Professeur. Ce n'était pas mon intention d'affoler votre équipe, et encore moins de passer pour un… une folle.

- Je m'en doute bien, et c'est pourquoi nous en discutons maintenant. » Et en dégustant son vin : « Hmm, il faut vraiment que l'on arrive à faire pousser du raisin sur nos sols, ce Bordeaux est une merveille !
- Vous ne pensez pas que je me suis fait des ennemis parmi mes collègues ?
- Il n'y a pas intérêt, et je m'en porte garant ! Œuvrer pour la Connaissance et la Paix ne doit pas nous faire oublier la réalité et les exploitations possibles de nos Savoirs. Vous avez donné un immense coup de pied dans la fourmilière qui leur sert de vision du monde, et quelque part je vous en remercie. C'est juste que, habituellement, nous transmettons les informations importantes par d'autres canaux, d'autres manières, tournées

différemment, aux angles bien arrondis. Je ne trouve plus de périphrases, mais vous avez compris.

- Oh que oui !
- Mais avez-vous, par hasard, un moyen de prouver vos dires ? Par exemple, que votre corps n'est pas celui de votre naissance ?
- Le seul moyen, à ma connaissance, serait de perquisitionner le hangar de Lin, si tant est que cela soit réellement son nom, aux alentours de Kiel près de la frontière danoise. Elle possède non seulement les formules trouvées dernièrement mais aussi la machine responsable de mon état. Bon, je vous rassure, je commence à bien m'habituer au corps de femme, et l'avantage de la langue anglaise est qu'il n'y a pas de masculin ou de féminin dans les adjectifs.
- J'ai déjà entendu parler de votre machine, et de la chrono-relativité. C'est arrivé après que l'Irlande ait déclaré son autonomie économique, donc aucun appareil n'a été installé ici, et aucun étudiant n'a eu l'occasion d'en approcher lors de ses voyages. Votre contribution

sera encore plus précieuse avec ses informations. A votre santé, *Miss* ! »

Je lève mon verre d'eau, excellente également. Je me dis que, comme l'eau est un alcool non carboné ayant entre autres noms celui d'hydrogénol, cela ne me portera pas malheur de trinquer avec. Le repas est aussi bon que la veille, mais la note avec le verre de vin est plus salée que celle d'hier… Il m'a bien eu, O'Connelly, je retiens la leçon pour ma prochaine bourde intergalactique !

Nous retournons pour le début d'après-midi au laboratoire. Tout le monde est à pied d'œuvre pour avancer sur ses différentes spécialités. L'on sent en entrant que nous interrompons quelques messes basses ; je m'avance vers mon bureau, et m'y installe. Au moment de quitter le laboratoire pour son propre bureau, O'Connelly lance un dernier rappel : « Les problèmes, c'est avec moi. »

Je demande à mes collègues en théorie des cordes s'ils utilisent des logiciels spécifiques pour simuler leurs théories, ils me donnent les accès à leurs outils, avec une distance relationnelle très prononcée et aussi maladroite que mon allocution de ce matin. Je ne leur en veux pas. Pendant que

j'étudie leur logiciel, qui a quelques points communs avec celui de Bob, une chercheuse au teint mat, aux cheveux noirs de jais et aux traits méditerranéens saisit un tabouret et s'assoit à côté de moi. « *Salam*, Moi c'est Fatima. Ravie de te rencontrer, Amanda. Je bosse sur les particules et notamment sur les gluons. Il faut que je te dise qu'on a commencé à redéfinir le bestiaire à partir de ton approche, et on en a supprimé presque la moitié ! C'est trop bien !!! J'ai envie de te serrer dans mes bras tellement tu nous facilites la vie… » Sa jeunesse et son enthousiasme font plaisir à voir, à croire que mon laïus de ce matin ne l'a pas du tout affectée. J'accepte volontiers son câlin de remerciement, cela m'apporte la dose de confiance et de reconnaissance dont j'ai besoin pour finir cette journée que j'ai littéralement gâchée.

Je rentre le soir, l'heure de marche me vide la tête. Je ne pense plus à l'amphithéâtre et à ma boulette de la taille de Jupiter. O'Connelly est un homme à la bienveillance et à l'esprit d'équipe très développés, et dans un tout autre contexte j'étais au bord de la condamnation à mort voire de l'expulsion. Je fais un détour par l'épicerie pour m'acheter de quoi cuisiner pour quelques jours. Je montre à l'appartement d'Andrew, qui n'est pas encore rentré. Je commence à me préparer à

manger, quand ce dernier franchit le seuil de la porte. Je lui propose de partager mon repas, qu'il accepte volontiers. Ainsi, à table, à déguster un *fish-and-chips* rapidement préparé, nous racontons notre journée.

« Tu ne me croiras jamais, Amanda : on a réceptionné par container un camion militaire, genre le gros camion à triple essieu que l'on ne croise pas souvent sous nos contrées. On devait intervenir pour refaire la transmission qui avait souffert pendant le transport avant son embarquement. Quand on l'a monté sur le pont, on a découvert que tout le dessous était défoncé comme s'il avait roulé sur des mines ! Un véritable carnage ! Mais ce n'est pas le plus *unbelievable* : bien que nous n'ayons pas reçu d'autorisation pour ouvrir le camion, le dessous était tellement abimé qu'il céda sous le poids du contenu. Deux mécanos ont été blessés mais rien d'alarmant. Quand la poussière s'est dissipée, on a trouvé au sol un caisson bardé de tuyaux en tous genres, et, tiens-toi bien : une personne à l'intérieur ! »

Grosse Scheisse ! Je m'en étouffe avec mon *fish-and-chips* ! Andrew me tapote dans le dos pour m'aider à ne pas mourir étouffé. « *Wow*, » arrivé-je à dire entre deux quintes de toux. « Il s'est passé quoi ensuite ?

- Les militaires qui conduisaient le camion nous ont tous rassemblés dans le local de repos pendant une bonne demi-heure, et en ont profité pour transférer le caisson, et donc la personne à bord, dans un autre véhicule. En tous cas, quand nous avons été autorisés à continuer notre taf, le camion était toujours sur le pont mais le dessous était vide. »

Mon sang ne fait qu'un tour. Un million de questions me traversent l'esprit. Je transpire au point de croire que je me suis fait pipi dessus, et c'est certainement aussi le cas. Je blêmis sous ma peau noire, mais cela doit quand même se voir. Je vacille sur ma chaise en manque de tomber ; Andrew me retient et me demande si tout va bien. Je ne peux que lui répondre un « *yes* » de politesse. Je lui demande de bien vouloir m'excuser, en prétextant que ma journée a été très mouvementée, ce qui n'est pas non plus un mensonge ; je sors de table et m'enferme dans ma chambre pour appeler O'Connelly, en espérant qu'il soit toujours à l'université à cette heure avancée de la journée. Coup de chance, il y est encore : « Professeur ? C'est *Miss* Schwartz. Je ne vous dérange pas ?

- *Not at all, Miss*. Que puis-je faire pour vous ? Avez-vous eu des problèmes avec des collègues après le travail ?
- J'aurais préféré, mais c'est pire que ça, Professeur. Vous vous souvenez du caisson dont j'ai parlé ce matin ? Je viens d'apprendre que des militaires en ont fait venir un en Irlande, à Dublin, aujourd'hui… »

Un grand silence remplit la communication. « Professeur ?

- *Sorry*. Je me disais que cela n'était probablement qu'une coïncidence avec votre venue. Quoi qu'il en soit, notre monde court littéralement à sa perte. Merci pour votre appel, je vais passer quelques coups de fil, et nous en rediscuterons demain dans mon bureau. Essayez de dormir, *Miss* Schwartz. Je pense que les temps à venir seront sombres… »

Nous raccrochons, je m'effondre en larmes. Andrew m'entend depuis la cuisine et toque à ma porte. Il me trouve allongé sur le lit, les mains sur le visage, recroquevillé sur moi-même. « *Hey*,

Amanda, *what's wrong* ? Le *fish-and-chips* est très bon, tu sais… » Sa petite pointe d'humour me fait un bien fou, et me réconforte dans le peu d'humanité dont j'ai besoin en ce moment. « *Thanks*, Andrew. » Il m'aide à me lever et nous retournons finir ce plat typiquement *british* mais désespérément froid.

Pendant que je réchauffe mon assiette au four à micro-ondes, je me tourne vers Andrew et lui dis : « Vous vous doutez bien que ce n'est pas le *fish-and-chips* qui m'a mis dans cet état, mais vu que vous avez eu connaissance d'un objet militaire classifié, je peux vous parler un peu de ce que je sais. » Et je lui raconte entre deux bouchées d'un plat qui est bien moins bon réchauffé, le même discours que j'ai tenu ce matin, en me focalisant uniquement sur la fonction du caisson et les conséquences que cela peut avoir sur notre monde. « Maintenant c'est moi qui vais faire pipi dans mon froc », me dit-il, en riant jaune. Je me prépare mentalement à devoir plier mes affaires et trouver un autre logement, ce que je comprendrai totalement. Il se lève, se rend dans sa chambre, ouvre son meuble de chevet et sort une bouteille sans étiquette au contenu ambré dans lequel se reflètent toutes les lumières. « Cette bouteille m'a été remise il y a plus de trente ans par mon adjudant, quelques jours après lui avoir sauvé les

miches lors des conflits en lien avec l'indépendance du pays. Je te passerai les détails, mais nous n'étions pas tous d'accord sur ce Nouveau Brexit qui impliquait l'unification des deux Irlandes. Bref, il m'a remis cette bouteille, en me disant : "*si l'on doit s'entretuer pour vivre en paix sur une ile, je n'ose imaginer à quoi ressemblera un conflit de plus grande ampleur. Tu la boiras le jour où la fin du monde sera proche, à la futilité de l'existence et de ces hommes qui ne savent pas vivre ensemble.*" Vois-tu, Amanda, je n'aurais jamais cru devoir l'ouvrir un jour… » Il sort un tire-bouchon et un chinois, ainsi que deux verres à whisky, débouche la bouteille non sans peine, et nous sert chacun un verre en passant le contenu dans le chinois pour retirer les éclats de bouchon et les dépôts de décantation. Ce cérémonial est digne d'un rituel du thé japonais que j'ai eu l'occasion de voir dans une série policière. Je le vois verser une larme sur sa joue pendant qu'il fait de même dans mon verre.

Nos verres remplis bien au-delà de la dose normale d'alcool fort, nous les levons dans le silence de l'hésitation de savoir à quoi trinquer. A la santé ? A la fin du monde ? A la joie d'être encore vivants ? A cette fameuse futilité de l'existence et notre incapacité à savoir vivre ensemble ? Nous nous sommes simplement

regardés dans les yeux, et avons fait tinter nos verres. Le gout est riche, la texture est moelleuse, l'alcool est prononcé. Je tousse à la première gorgée, par manque d'habitude, et Andrew fait de même. « *Wow* ! Je devrais garder cette bouteille pour décrasser les moteurs ! » Et nous rigolons ensemble. La fin du monde a un arrière-fond de miel et de châtaigne, de malt et de désinfectant à 90°. « Amanda, je suis heureux de te connaitre. Sans toi, je n'aurais certainement pas su que je devais ouvrir cette bouteille ce soir. » Et nous trinquons à nouveau.

III – Il m'avait caché ça ?

Je me réveille le lendemain, après avoir expérimenté ma première gueule de bois. Heureusement que je n'ai pas besoin de me raser, car je retrouverais certainement des copeaux dans le lavabo. Je retrouve Andrew dans la cuisine, dans un état proche du mien. Nous ne sommes pas encore à même de parler avec cohérence, mais comprenons sans difficulté notre besoin impérieux de café.

Pendant que nous avalons notre première gorgée qui nettoie notre trachée, et nous autorise à parler avec une voix ne ressemblant pas à cette de *Darth Vader*, nous nous saluons. S'en suit un silence où chacun est enfermé dans ses interrogations. « Est-ce que ça vaut le coup de continuer à faire ce que l'on fait ? » me demande-t-il.

- Je n'en sais rien, Andrew. Je suis tout aussi décontenancé que vous. Je dois voir mon directeur de laboratoire ce matin, que j'ai appelé hier soir après votre histoire de la journée. J'espère qu'il aura de bonnes nouvelles à m'annoncer. »

J'avale ma tartine beurrée, lui son œuf au plat. Je fais une petite toilette, m'habille et me dirige vers la porte. Nous descendons ensemble, comme la veille, et au moment de prendre chacun notre route, je lui fais une bise. Mon corps a agi tout seul, il me la rend, amicalement. Et nous prenons notre route.

Je retrouve O'Connelly à son bureau, le désordre et l'état de ses vêtements laisse suggérer qu'il a passé la nuit ici. Je toque la porte entrouverte. « Professeur ? » Je le réveille en sursaut. « Hein, que, quoi ? Oh, *Miss* Schwartz… Entre, entrez. *Sorry* de vous accueillir dans pareille pagaille. J'ai passé la nuit à appeler quelques contacts au gouvernement et éplucher nos thèses pour trouver quoi que ce soit sur le fameux caisson. Débarrassez la chaise et asseyez-vous ! Je pars me prendre un café, et je vous en ramène un également. »

Je prends la pile de documents de la chaise et la pose sur mon bureau. Je suis surpris que l'on continue à conserver encore sur papier des documents, je m'étais convaincu que tout était dématérialisé depuis des décennies. Il est vrai que l'énergie électrique nécessaire au fonctionnement des fermes d'ordinateurs qui stocke tout cela est colossale, et que le papier reste un excellent

compromis sur la pérennité énergétique, surtout depuis la création de procédés d'impression quasiment inaltérables. Je jette un œil à quelques-uns des documents que j'ai déplacés :

Théorisation de l'existence d'univers parallèles : la voie du plurivers.

Recherches sur la causalité en environnement à plus de 4 dimensions.

Intrication quantique et incohérence macroscopique.

Que de termes barbares pour les profanes ! Mais je constate en effet que les sujets choisis ont trait au fonctionnement du *N-QuEx*. Je ne vois rien concernant les travaux d'un certain Gunther, d'une Lin ou d'une Nadja Nachtengel. Ceci étant, mon champ visuel est limité par ce qui n'est pas recouvert d'une montagne de papier ou encore rangé dans des cartons et classeurs. O'Connelly revient avec deux immenses cups de café encore chaud, m'en tend un et reprend sa place derrière le bureau. « J'imagine que vous avez lorgné sur les papiers sortis, et vous auriez eu raison.

- Avez-vous trouvé des écrits rédigés par un Gunther dont je n'ai plus le nom de famille, ou une Nadja Nachtengel ?

- Non, ces noms ne me disent rien. Je vais regarder dans l'ordinateur s'il y a quelque correspondance. »

Il tapote sur son clavier, clique, tapote, clique, pendant que je jette un œil à d'autres mémoires. Comme je pouvais m'y attendre, personne n'a écrit sur l'énergie ou son éventuelle composition. « Je ne trouve rien dans notre base interne, je vais étendre ma recherche sur les universités allemandes, puis des autres pays. » Je continue et je trouve un mémoire au titre qui ne me laisse pas indifférent :

Postulat quantique de la conscience

Je parcours rapidement les pages, en m'attardant sur les tableaux et les graphiques. Soyons honnêtes : une grande partie du texte concerne des explications, des références, des historiques, mais rien de vraiment intéressant sur le sujet. Selon l'auteur, la conscience serait une résultante de la construction neuronale, des informations stockées et de la relation à ses environnements intérieur et extérieur. Elle écrit une phrase d'introduction que j'aime bien : « on ne peut expliquer la fumée sans le feu ; on ne peut expliquer la conscience sans l'intégralité du

corps. » En relisant la première page, j'ai un choc : le mémoire a été écrit par Sofia Tatsuieva ! Ainsi, est-ce un point sur lequel elle n'a pas menti, le fait qu'elle travaillait dans les neurosciences. Ou était-ce une personne qui se faisait passer pour elle ? Je ne le saurai jamais.

« Quelque chose d'intéressant ?

- Non, un mémoire sur une définition de la conscience d'un auteur dont le nom m'est vaguement familier.
- Montrez-moi. Sofia Tatsuieva. Le nom me parle… Neurosciences ?
- Il semblerait, oui.
- Je garde cela dans un coin, pour l'instant je cherche vos protagonistes.
- Au fait, avez-vous pu passer vos appels hier soir ?
- Ah, oui, j'avais oublié. Pardon, la nuit fut courte… J'ai un contact au ministère de l'Intérieur, car toute recherche pouvant avoir un débouché militaire, nous travaillons main dans la main pour éviter de mauvaises exploitations de nos découvertes. Un bateau cargo est arrivé avant-hier soir, et certains containers contenaient bien du matériel de l'armée, sans détails précis sur la cargaison. Je me suis permis de lui expliquer ce que vous

m'avez raconté, il a raccroché juste après avoir dit qu'il appelait immédiatement le Président. Depuis, je n'en sais pas plus. »

Je sens que l'on écrira comme épitaphe sur ma pierre tombale : « *ci gît celui ou celle qui déclencha la Troisième Guerre Mondiale* ». Je continue mes fouilles archéologiques et spéléologiques, et les sujets se ressemblent sans vraiment sortir du lot. « Professeur, vous avez un carton contenant les thèses sur les souvenirs et leur potentielle manipulation ?

- Il y a de grandes chances que vous trouviez cela aux archives, dans le rayon Psychologie ou Neurosciences. Pourquoi cette question ?
- J'ai cru comprendre que le N-QuEx, le caisson, est un appareil dont la fonction a été trouvée par hasard, il se pourrait que cela soit en lien avec des recherches sur le cerveau que cela fut fabriqué.
- Soit, soit. Je demande à l'accueil de vous donner l'autorisation d'accéder aux archives, elles se trouvent au premier étage, porte A113. Allez-y directement, votre autorisation sera effective avant votre arrivée. »

Ainsi visité-je une partie inconnue de cette immense bâtisse, avec une escale aux toilettes pour évacuer les deux premiers cafés de la journée, jusqu'à atteindre la porte A113. Une chance : les numéros se suivent. Je pose mon badge sur la serrure, et la porte se déverrouille. J'entre dans le sacro-saint de la Connaissance du Monde, et manque de tomber d'inanition face à tant d'étagères et de caisses ! En zigzaguant entre les rayons, j'ai dû mettre près de 30 minutes avant de trouver des boites de rangement en lien avec la psychologie et les neurosciences. Même si les boites contiennent des précisions comme *Memory*, *Emotions*, *Neuronal*, c'est un travail titanesque qui m'attend, et je plains O'Connelly d'y avoir passé la nuit. Je concentre mes investigations sur la mémoire et les souvenirs, ainsi que sur la gestion traumatique, et commence un premier tri selon le titre des ouvrages.

Mon estomac crie famine, j'ai épluché le contenu de plus de 25 cartons, et retenu une trentaine de thèses. Je replie tout, emporte les thèses avec moi, les dépose à mon bureau sous le regard subjugué de mes collègues de me voir arriver juste avant la pause déjeuner – cela annonce un argument supplémentaire à rajouter à ma liste d'ennemis – et pars au réfectoire. J'y engloutis un plat du jour aussi bon que son nom

est imprononçable, commande quelques barres protéinées au distributeur et une grande bouteille d'eau, et retourne à mon bureau étudier les thèses isolées.

« Hey, *Salam*, Amanda, comment vas-tu ? Tu travailles sur quoi ? C'est pas de la physique quantique, non ? C'est quoi le rapport ? Tu nous prépares une nouvelle révolution ? Je peux t'aider ? Allez, dis ! » Vous l'aurez deviné, Fatima m'attendait au tournant et a jeté un œil aux thèses sur mon bureau.

« *Hallo*, Fatima, je réponds à un besoin du Pr. O'Connelly sur le caisson dont j'ai parlé hier. Si tu veux m'aider, oui j'ai toutes ces thèses à éplucher. Et probablement des tas d'autres qui m'attendent aux archives…

- Yes, super ! Donne-moi, je dois chercher quoi ?
- N'importe quoi qui implique la création d'un appareil pour accéder aux souvenirs, aux émotions ou à la gestion des traumatismes.
- Bien chef ! Je m'y emploie tout de suite !
- Cela ne va pas te retarder dans ton travail sur, rappelle-moi, les muons ?
- Oh, tu sais, j'ai tellement de simulations à calculer que je pourrais partir un mois

avant qu'elles ne soient toutes finies. Et mon champ de prédilection est les gluons. »

Ainsi passons-nous l'après-midi à éplucher chacune une quinzaine de thèses, sans omettre le moindre détail, pour savoir si quelqu'un il y a quinze ans ou plus avait imaginé modeler la psyché et les souvenirs par le biais d'un caisson. Il est l'heure normale de quitter le laboratoire, tous les collègues quittent les lieux à l'exception de trois pauvres hères : O'Connelly, Fatima et moi. J'envoie un message à Andrew l'informant que je rentrerai tard, qu'il ne m'attende pas pour dîner. Tout d'un coup, je sursaute au son d'un « *Inch'allah* ! » tonitruant. Fatima se lève, court vers moi et me montre la page d'une thèse montrant un caisson fabriqué pour accéder à des souvenirs.

« C'est ce que tu cherches, hein, Amanda ?
- Cela y ressemble fortement. Tu as pu lire un peu le contenu ?
- Non, je me suis simplement focalisée sur les illustrations, pour gagner du temps. »

Je le referme, en gardant la page avec mon pouce, pour lire le titre et l'auteur du mémoire :

Nouvelle approche thérapeutique des traumatismes par simulation des conséquences de choix alternatifs, par J. Bachmeister, 26 mai 2071.

A l'évocation de son nom, une décharge électrique traverse mon cerveau à l'instar de ce que doivent vivre les condamnés sur la chaise électrique. Une rage folle m'envahit, ma respiration ressemble à celle d'un taureau prêt à foncer sur son toréador, et je me retiens en me mordant les lèvres jusqu'au sang pour ne pas exploser face à Fatima. Elle me voit me défigurer littéralement, et commence à prendre peur. « Euh… Amanda, ça va ? » Je me lève en furie, je serre Fatima sans ménagement ni empathie avant de foncer vers le bureau de O'Connelly.

« Je l'ai ! C'est ce *motherfucking Kommandant* qui m'a kidnappé et enrôlé qui est à l'origine de tout ça ! Voilà son mémoire ! » Et je lui pose sur le bureau comme s'il y avait un troupeau de mouches à abattre avant qu'elles ne s'envolent. « Je suis fou de rage ! Il m'avait bien dit qu'il avait bossé dessus, mais tu penses bien qu'il s'est gardé de me dire qu'il était à l'origine de tout ce merdier, cet enfoiré… Raaaaaah !

- Houlà, houlà, *Miss* Schwartz. On se détend, asseyez-vous. Votre colère est légitime, et nous avons une salle de sport

accessible toute la nuit si cela peut vous aider à vous défouler.

- Je… Je ne sais pas… Je ne sais plus… Je lui en veux tellement, à lui, à Lin… Je… » et je m'effondre en larmes, une nouvelle fois. « Pardon, Professeur…
- Allons, *Miss* Schwartz. Qui ne craquerait pas dans votre situation ? Vous êtes déjà suffisamment forte pour avoir survécu à tout cela. Rentrez chez vous, j'appelle le ministère pour leur transmettre la thèse.
- Merci. Fatima est encore au laboratoire et doit se demander pourquoi je suis partie en furie. Si vous pouvez la rassurer.
- Je m'en occupe, je vais la convoquer dans mon bureau avant d'appeler le ministère. »

Je quitte son bureau sans me soucier de marcher sur les thèses de mes confrères et aïeux. Je me décompose intérieurement, je n'ai pas d'appétit, je dois ressembler à un zombie vu de l'extérieur. Je me traine tellement que je dois mettre presque deux heures pour rejoindre l'immeuble d'Andrew. La nuit est tombée depuis bien longtemps maintenant. Je franchis la porte de l'appartement, Andrew regardait une émission à la télévision, je le salue d'un *Evening* machinal avant de m'écrouler sur mon lit et de sangloter. Il vient

s'asseoir sur le bord du lit, pose sa main sur mon épaule alors que je lui tourne le dos, et au moment de se lever, me dit : « On en parlera demain matin » et referme la porte de ma chambre derrière lui.

Le lendemain, mon côté zombifié ne s'est pas beaucoup arrangé, le café peine à me réveiller et l'odeur des toasts grillés ne déclenche aucun désir de les mordre à pleine dents avec du beurre dessus. « *So*, Amanda, Que s'est-il passé hier soir ?

- *I'm very sorry*, Andrew. Nous avons effectué des recherches sur le caisson, et j'ai découvert une vérité qui m'a détruit intérieurement.
- Tu veux m'en faire part ?
- Oh c'est très simple : j'ai trouvé la personne à l'origine du caisson que vous avez vu, et dont je vous ai raconté le potentiel destructeur, et il se trouve que cette même personne m'a kidnappé et torturé parce que j'ai refusé de répondre à ses attentes de conquête d'autres mondes. »

Andrew devient rouge de colère, mais au moins chez lui ça se voit, et saute de sa chaise en bondissant. J'imagine que si Bachmeister était en

face de lui, il passerait un sale quart d'heure, et je serais le plus heureux des hom… des fem… des individus.

« Que comptes-tu faire ?

- Moi ? Rien, tout du moins, directement. Mon Professeur est en lien avec le gouvernement pour leur transmettre les informations trouvées hier. Ce qu'il faut malheureusement comprendre, c'est que si le caisson existe dans ce monde, il existe aussi dans d'autres qui, potentiellement, peuvent effectuer des échanges de conscience ou de corps à tout va. Sur le plan purement physique, c'est inarrêtable… » Andrew se rassoit.
- On a quelle échéance ?
- Si l'on tombe sur un véritable psychopathe qui transfèrerait la conscience de militaires, d'assassins ou de tueurs en série dans notre monde, toute personne vivante sur Terre deviendra soit un cadavre, soit un tueur, sans juste milieu. S'enfermer dans un bunker ou s'exiler sur Mars n'a aucune incidence sur le pouvoir du caisson. En termes d'échéance, cela peut se compter en semaines. Comme on dirait en irlandais : "*Tá sé cac*"… »

Nous retournons dans nos cafés, toasts et œufs au plat respectifs, perdus dans nos pensées. « Tu veux une goutte du tord-boyau de l'adjudant dans ton café ?

- C'est un peu tôt, non ? »

En fait, non.

IV – Existe-t-il une parade ?

Ce matin-là, mon arrivée au bureau est remarquée : en retard, pas coiffée, mal sapée, une haleine à décoller le papier peint si cela existait toujours, et pour couronner le tout, une démarche digne des pires vidéos musicales de rap du siècle dernier. Nombreux sont ceux qui se demandent pourquoi j'ai été embauché, si mon mémoire me confèrerait quelque immunité. O'Connelly m'invite à le retrouver dans son bureau, j'y vais avec l'élégance d'un échassier sur une patinoire.

« Bonjour, *Miss* Schwartz. Comment vous sentez-vous ce matin ?

- Bonjour, professeur. Pas bien mieux, j'avoue. J'imagine que cela doit se voir… Mais moins en colère qu'hier soir.
- Parfait. J'ai eu des nouvelles du ministère. Le Président et son Etat-Major souhaiterait nous rencontrer.
- Quand cela ?
- Dans 2 heures.
- *Was ? In zwei Stunden ?*
- *Ja, Fraulein*. Dans deux heures. Et par la même, vous venez d'avoir droit à l'étendue de mes connaissances de la

langue allemande. Maintenant, il faut vous laver et vous changer.

- Mais, je n'ai rien sur moi de présentable, ni pour faire ma toilette…
- L'hôtesse de l'accueil vous remettra un set de toilette et un tailleur. Allez les récupérer, enfermez-vous dans une salle de bain, et je vous attendrai devant l'université dans 30 minutes. »

On ne peut faire plus expéditif. Ainsi m'exécuté-je et me rends-je convenable au regard de la société. Un coup de savon là où l'odeur est prononcée, un coup de peigne dans les cheveux, et une serviette dans la nouvelle culotte. J'ai pris le pli de la mettre systématiquement, c'est nul en termes d'efficacité et de suivi mais je ne me pose ainsi aucune question. Le tailleur me sied à merveille, je suis toujours épaté comment des personnes arrivent à trouver des tenues aux bonnes tailles du premier coup d'œil. Je retrouve O'Connelly à l'endroit prévu.

« Bien, *Miss*. Le tailleur vous va à ravir ; j'aurais grand plaisir à vous croiser ainsi tous les matins. Mais trêve de digressions. La limousine ne devrait pas tarder. Pendant le trajet, je vous donnerai les us et coutumes diplomatiques de

notre beau pays. J'ai apporté une copie de la thèse de *Sir* Bachmeister, que vous pourrez lire également sur la route. Je ne sais pas si cela sera bien utile. » Une limousine se gare juste devant nous, un officier armé sort et nous ouvre la porte arrière. « Après vous, *Miss*. » Je monte, il me suit, la porte est refermée et nous démarrons dans les secondes qui suivent.

O'Connelly me fait un topo des expressions, postures et comportements bien vus par la hiérarchie politique et militaire, et par complément ceux qui sont préjudiciables. « Dans le doute, tenez-vous droite, les mains jointes en face de vous et ne dites rien, même si une question vous est posée directement. Je me chargerai de répondre si besoin. Mon grand-père disait : "*il vaut mieux ne rien dire et passer pour un imbécile, que parler et ne laisser aucun doute sur le sujet.*" » Cela me fait rire. O'Connelly, comme Andrew, ont un don pour détendre l'atmosphère et désamorcer les situations tendues.

Le trajet est long jusqu'au point de rendez-vous. Les vitres sont teintées, l'on distingue mal le paysage et les bâtiments, et c'est sûrement fait exprès. La luminosité ambiante baisse fortement, nous avons dû entrer dans un tunnel ou quelque chose d'équivalent. La voiture s'arrête, la porte

s'ouvre, O'Connelly descend, je le suis. Le lieu ressemble en effet à un tunnel haut en forme de semi-cylindre, où sont garés de nombreux véhicules civils et militaires. Il me semble même apercevoir un avion dans l'obscurité au fond. Plusieurs individus arrivent à notre rencontre, lourdement armés, et une personne au milieu à l'allure de haut dignitaire. Peut-être est-ce le Président en personne qui nous accueille ?

« Professeur O'Connelly, *Ba mhór an pléisiúr thú a fheiceáil arís* ! Et vous devez être *Miss* Amanda Schwartz. Ravi de vous rencontrer. Suivez-nous, nous allons vous escorter à la salle d'Etat-Major. » Alors que nous avançons entourés de gardes, je demande discrètement à O'Connelly de qui il s'agit. « Vous allez le savoir bien assez rapidement, *Miss*. » Nous franchissons des sas, des escaliers, d'autres sas. La décoration progresse au fur et à mesure de notre cheminement, jusqu'à enfin atteindre la salle d'Etat-Major, qui me rappelle amèrement la salle de réunion de Bachmeister, en bien plus petite : à peine une douzaine de sièges.

« Prenez place, » nous invite notre hôte, qui prend le fauteuil posté devant les écrans, et qui me fait ainsi comprendre qu'il s'agit bien du Président. « Professeur, *Miss* Schwartz, je vous fais un rapide tour de table, et je laisserai la parole à

Amanda, si vous permettez que je vous appelle ainsi, pour vous exposer la situation. » Ainsi fais-je connaissance du chef des armées, des colonels des différents corps militaires, du ministre de l'Intérieur, du ministre des Affaires étrangères, de la délégation de la Croix-Rouge, et une secrétaire dactylographe, laissant suggérer qu'aucun dispositif d'écoute et d'enregistrement n'est présent. Je n'ai évidemment retenu aucun nom. Sous l'invitation du président, je me lève, dans la posture telle que m'a recommandé O'Connelly, et commence à parler.

« Messieurs, j'imagine que vous avez pris connaissance de la thèse de Jurgen Bachmeister sur une *Nouvelle approche thérapeutique des traumatismes par simulation des conséquences de choix alternatifs*. *Sir* Bachmeister a en fait créé une machine à la puissance dévastatrice colossale dont lui-même ignorait le potentiel à l'époque.

- Ohooo, *Miss*, n'exagérez-vous pas un peu, là ? » prend avec légèreté le chef des armées.
- *Sir*, avec tout le respect qui est dû à votre rang, je ne serais pas là à expliquer aux plus hautes instances de votre pays ce qu'il risque d'arriver si j'exagérais dans mes propos. Je me permets donc de continuer. Je pense que vous savez

également qu'une de ces machines, au moins, est arrivée sur le territoire irlandais il y a quelques jours. Je ne vais pas rentrer dans les détails techniques, qui sont inutiles, mais cette machine ne fait pas ce qu'elle prétend faire. Monsieur le Président, puis-je demander un chevalet et un feutre, s'il vous plaît ?

- J'en fais demander un immédiatement.
- Merci, Monsieur le Président. A l'époque, *Sir* Bachmeister, comme le sujet de sa thèse l'évoque, cherchait à traiter les traumatismes en essayant de "relativiser" l'événement vécu en faisant comprendre au cerveau que, dans tous les cas, le choix pris à ce moment-là était le meilleur. De nombreux chercheurs ont permis la réalisation du caisson, et bien que des résultats furent prometteurs, personne n'a réellement compris comment cela fonctionnait dans ledit caisson. » La porte s'ouvre, un chevalet est posé près de moi. « Merci. Pour la petite information, j'ai eu la chance, bien que j'en ai grandement souffert, de travailler pour Bachmeister, et de monter en compétence en physique quantique. Nos progrès dans différents domaines de la recherche ont amené les

éminences scientifiques à lever le voile sur le fonctionnement réel du caisson : il s'agit de transfert de conscience dans des mondes parallèles. » je griffonne des petits mondes sur le papier avec des tas de flèches.

- C'est impossible ! » commencent à s'insurger les autorités.
- Là n'est pas le propos, messieurs. Parce que non seulement, c'est possible, mais les choses sont allées bien plus loin que ça. Une des employées, dont je ne connais pas le nom officiel, ayant développé un groupe de recherche officieux, a su modifier la machine pour transférer bien plus qu'une conscience : elle a réussi à permuter un corps complet en conservant la conscience du corps d'origine, dont la preuve se trouve en face de vous.
- Vous, *Miss* Schwartz ?
- Exactement. Mon nom d'origine est Daniel Schritt, né à Stuttgart le 17 octobre 2046, de groupe sanguin AB, ancien salarié d'un magasin AllMart situé au 37 Lindenstraße de Hambourg, ancien époux de Suzanna Warlhopf entre 2068 et 2073. Vous pouvez vérifier tous ces éléments.
- Nous n'y manquerons pas. Continuez.

- Ainsi, je vous laisse imaginer le champ des possibles d'une telle machine, sachant que certains événements récents autour de la ville de Kiel en Allemagne ont dû vous interpeller : personnes se retrouvant dans un corps différent des leurs ou dans le même mais amputé ou malade, comportements violents du jour au lendemain, hausse de la criminalité ; à cela peuvent se rajouter la possibilité d'envoyer des militaires, des assassins, de transformer n'importe quel citoyen en handicapé ou tueur. Est-ce que je continue ? »

Un silence s'installe, O'Connelly me félicite de son sourire. Un éclair de conscience traverse les esprits présents à cette table. Les regards s'échangent intensément. Le Président prend la parole.

« Je n'y connais rien en physique quantique, mais en stratégie militaire, on va dire que je tire mon épingle du jeu. Sauf que là, j'ai beau tourner le problème dans tous les sens, et je ne vois ni parade ni protection. Pourriez-vous nous éclairer sur ces points, *Miss* Schwartz ?

- Pour bien comprendre la complexité de l'enjeu, Messieurs, il faut admettre qu'il existe autant de mondes parallèles que de choix qui ont été faits depuis la nuit des temps. Autrement dit : une bonne infinité. Dans cette infinité, une quantité importante de mondes possède le fameux caisson, car depuis sa création, de nombreux choix ont été faits. Et parmi ces mondes possédant le caisson, un nombre presque aussi important de mondes ont su adapter le caisson au transfert de corps et de conscience. La seule parade existante aujourd'hui serait la destruction de tous les mondes parallèles possédant cette machine.
- Mais… C'est impossible !
- Et là, oui, Monsieur le Président, c'est bien le propos. Je rajouterai que même envoyer les citoyens dans des bunkers, sur la Lune ou sur Mars, ne changerait rien, les corps étant intrinsèquement liés entre eux entre chaque dimension. »

O'Connelly m'invite à me rasseoir, en me congratulant pour ma prestation, en m'expliquant que le plus difficile est fait. Les militaires et politiques multiplient les messes basses pour

exprimer leurs opinions, leurs interrogations et leurs suggestions. Je lui demande à voix basse : « Et maintenant ?

- Ils vont nous faire attendre dans un petit salon pendant un temps indéterminé, pendant qu'ils se perdront en conjectures et essaieront malgré tout de trouver une solution militaire à un problème de physique quantique… »

Aussitôt, un garde nous demande de nous lever, et de le suivre, jusqu'à un petit salon où nous attendent boissons et mignardises. Nous entendons à travers les épaisses cloisons que le ton monte dans la salle d'Etat-Major, c'est dire à quel point ils parlent fort. O'Connelly semble d'une sérénité à toute épreuve. « Professeur, vous avez déjà vécu une situation similaire ?

- En quelque sorte, j'étais le consultant principal, avec d'autres experts dans de nombreux domaines de la Science, à appuyer l'indépendance d l'Irlande. Imaginez la même chose que nous venons de vivre, mais avec presque deux-cents personnes ! » Oui, cela me rappelle l'annonce de Bachmeister à la salle de réunion.

- Oui, mais là on annonce à un Etat qu'il ne peut empêcher un monde de l'envahir, la donne n'est pas tout à fait la même, non ?
- De notre point de vue, ça ne change rien, nous ne faisons que présenter des faits. Pour eux, c'est une autre paire de manches, mais cela ne nous regarde plus. Je n'irai pas à dire que l'on peut mourir tranquille, vu qu'il est désormais impossible de prévoir ce qu'il va se passer dans la seconde. Vais-je atterrir dans un autre corps dans un autre monde ? Dans un autre corps dans ce monde ? Est-ce qu'un de mes proches sera permuté par son pendant psychopathe et cherchera à m'assassiner ? Qui sait… »

O'Connelly déguste un thé comme s'il s'agissait du dernier. Je tiens fermement un café en me retenant de paniquer. Une infusion de tilleul me ferait le plus grand bien, là maintenant. Je regarde l'horloge posée sur le mur au-dessus de la cafetière, pour me rassurer que le temps avance. J'ai la crainte folle de me retrouver enrôlé de force une troisième fois, par le gouvernement d'Irlande pour les aider à trouver une solution à un problème qui ne dépend même pas de notre monde.

V – Et si on empêchait l'existence du caisson ?

Plus d'une heure vient de s'écouler. J'ai dû boire presque une douzaine de cafés serrés et effectué autant d'allers-retours aux toilettes. L'inventeur du tailleur ne l'a pas prévu suffisamment flexible pour uriner sans devoir enlever tout le bas. Le garde vient nous chercher, et nous amène de nouveau dans la salle d'Etat-Major.

« *Miss* Schwartz, Professeur. Je vais vous poser la question la plus folle qu'il soit : est-il possible de remonter dans le temps ?

- Là, comme ça, je dirais que non, Monsieur le Président, » répond O'Connelly. « Pouvez-vous exprimer votre idée, je vous prie ?
- Mon idée est la suivante : si d'autres mondes sont capables de transférer des consciences ou des corps avec une machine similaire à la nôtre, c'est bien parce que nous l'avons fabriquée, non ?
- Oui, nous ou un autre monde dont nous serions la conséquence d'un de ses choix.

- Imaginons donc que nous puissions empêcher la réalisation du travail de thèse de *Sir* Bachmeister. Pourrions-nous éviter tout cela ?
- Monsieur le Président, » je prends la parole. « Il existe forcément des mondes dans lequel cette machine n'existe pas. Pour que votre idée puisse être réalisable, comme l'a suggéré le Professeur, il faudrait que nous soyons le monde à l'origine de tous les autres mondes possédant la machine. En l'état actuel de nos connaissances, c'est inenvisageable…
- Et si je vous fournissais un caisson pour faire avancer vos travaux ?
- Vous voulez parler du caisson arrivé il y a trois jours par bateau ?
- Celui-là même. Car voyez-vous, un point m'a chiffonné : si le caisson permet de revivre un choix du passé en changeant son orientation en trouvant un monde où ce choix a été différent, il est, de mon point de vue, évident que non seulement la machine envoie dans une dimension parallèle, mais aussi dans le passé… Sinon, comment pourrions-nous être dans le corps de notre alter ego à un âge plus jeune ? »

Là, le Président nous a scotchés, sa capacité stratégique n'est pas du tout usurpée. Jamais ce point-là ne m'a traversé l'esprit, obnubilé par la notion de multivers et des conséquences des transferts. Mais moi aussi, cette idée me chiffonne, mais pas pour les mêmes raisons. « Puis-je retourner au chevalet, Monsieur le Président ?

- Bien évidemment, Amanda.
- Supposons que nous puissions remonter dans le passé pour empêcher Bachmeister de construire sa machine. En appliquant les règles du multivers telles qu'il semble fonctionner en l'état actuel de nos connaissances, nous ne ferons que créer une nouvelle branche dans laquelle la machine n'existe pas, mais n'annulera pas celle où la machine existe, celle où nous nous trouvons, par exemple. Car les conséquences de tous les choix existent. Même, je prends un cas extrême, si nous tuions Bachmeister jeune, il existerait forcément un monde où Bachmeister n'aura pas été tué, et vous connaissez la suite. Le problème reste le même : tant qu'il existera un monde possédant cette machine, le nôtre sera potentiellement pris pour cible. J'irai même plus loin : il

est possible qu'un concours de circonstances totalement différent de notre ligne de choix ait aussi abouti à la réalisation d'un caisson dans un autre monde. Je suis navré, Monsieur le Président.

- Pas autant que moi, Amanda. Pas autant que moi…
- Cela dit, Monsieur le Président, » O'Connelly reprend la parole. « Cela ne sera pas une perte de temps ou d'énergie de posséder un caisson à étudier. Ne sait-on jamais ce que nous pourrions découvrir. N'oubliez pas qu'il y a 72 heures, la notion même de mondes parallèles n'était qu'un vague fantasme de science-fiction pour vous tous.
- Vous avez raison. Je vous le fais livrer sur-le-champ. »

Nous sommes donc de nouveau escortés au hangar de notre arrivée, mais au lieu d'embarquer dans la limousine, nous accompagnons un groupe de militaire à bord d'un camion-grue sur lequel est harnaché le *N-QuEx*. La forme de la bâche sur le camion me fait comprendre que tout semble y être. « Une fois à l'université, je vous dirai où le poser, » indique O'Connelly au conducteur. « *Sir,*

yes sir » répond mécaniquement le soldat. Ainsi prenons-nous la route en direction de Dublin. Au sortir du hangar souterrain, il n'y a que des plaines à perte de vue. Cela me rappelle encore plus les paysages que j'avais vu en vidéo. Au vu de l'heure et de la position du soleil, je peux déduire que nous sommes plein ouest de Dublin. C'est rassurant : plein est, et nous serions dans la mer !

Nous arrivons devant l'université, O'Connelly fait faire le tour du campus au véhicule pour le faire entrer par un portail grillagé, qu'il fait ouvrir en appelant l'hôtesse d'accueil. Une fois franchi, un entrepôt semblant abandonné est posté assez loin des autres bâtiments. La porte s'ouvre également, assez grande pour faire entrer le camion en entier. Ainsi, le *N-QuEx* est-il déposé dans cet entrepôt et les militaires sommés par leurs directives de rentrer à leur caserne. O'Connelly pose ses mains sur ses hanches : « Bon, plus qu'à assembler tout ça, et le faire tourner… Mais avant toute chose, un bon repas s'impose ! Parce que les mignardises, c'est bien gentil, mais ça ne vaut pas un bon plat bien de chez nous ! » Et sur ce point, je ne vais pas le contredire.

Nous repassons par l'accueil du bâtiment, O'Connelly demande à l'hôtesse de trouver un

créneau commun avec tous les directeurs de chaque secteur de Physique, de Psychologie et de Neurosciences, en extrême urgence, en leur donnant rendez-vous à l'entrepôt, et de lui envoyer la date retenue par message sur son téléphone. « *No problem, Sir.* » Nous retournons donc, pour la troisième fois en trois jours, dans ce fameux petit restaurant traditionnel, mais à la condition que chacun paye sa part. « Je me suis fait avoir une fois, Professeur, vous ne m'aurez pas deux fois. » « Et c'est de bonne guerre, *Miss.* »

Pendant le repas, le téléphone de O'Connelly bipe. « Ah, ils ont tous répondu présent pour ce soir à 18 heures. Super. Nous avons encore quelques heures devant nous. Je ne vais pas me presser et gâcher le plaisir de boire ce bon vin…

- Je suis agréablement étonné de votre côté hédoniste et philosophe, Professeur.
- Moi non plus, je n'ai pas eu un parcours facile. Beaucoup de mes amis et de ma famille sont décédés dans les affrontements entre les pro-indépendantistes et les anti-indépendantistes. Des "dommages collatéraux", tu parles ! Le niveau d'imbécilité et d'irresponsabilité de cette population m'a fait me centrer sur le plus important : mon propre présent. J'ai

étudié la philosophie bouddhiste pendant mon temps libre, et bien que je ne pratique pas la méditation avec une grande assiduité, j'essaye d'en appliquer les principes fondamentaux dans mon quotidien.

- Alors, trinquons au présent, Professeur. »

Nous passons le reste de l'après-midi à parler de tout et de rien. Cela fait un bien fou ! Nous réglons chacun notre repas, et nous rendons à l'entrepôt pour un peu avant 18 heures. Nous passons par l'accueil du laboratoire pour demander des copies papier de la thèse de Bachmeister, pour la remettre aux directeurs. Nous arrivons à l'entrepôt avec quelques minutes de retard, « pour s'assurer que tout le monde sera bien là », selon O'Connelly. Nous remettons à chacun un exemplaire du mémoire, ouvrons la porte et les faisons entrer.

« Bien chers confrères, si je vous ai fait réunir ici et maintenant, c'est à cause du mémoire qui a été remis, et la machine réalisée lors de cette thèse. La machine en question est ici, dans cet entrepôt, à côté de moi. Mais nous ne pouvons garantir qu'elle fonctionne. Votre mission, si vous l'acceptez, et la demande émane directement de

Monsieur le Président de la République d'Irlande donc je vous invite sérieusement à l'accepter, sera de refaire fonctionner le caisson de manière qu'il corresponde au document entre vos mains. *Miss* Amanda Schwartz ici présente et moi-même répondrons à toutes vos questions. »

Tous les directeurs se lancent dans la lecture du mémoire, sur place, en discutant entre eux au fil de la découverte de leur nouveau défi. Les uns après les autres, ils avancent autour du caisson, des tuyaux et du module informatique qui le constitue. Certains prennent des photos. Nous sommes contents qu'ils soient aussi prompts à démarrer la remise en service du *N-QuEx*, et l'argument de la demande présidentielle doit y être pour beaucoup. « Notre part est faite ici aussi, *Miss*. Rentrez chez vous, vous avez mérité un bon repos. Demain, c'est dimanche, donc je vous reverrai lundi.

- Merci, Professeur, je passe récupérer mes affaires et je rentre. A lundi, et merci pour tout. »

Je récupère mon baluchon avec mes habits de ce matin, je m'enferme aux toilettes pour me changer car je ne me sens pas du tout parcourir les quatre kilomètres qui me séparent de l'appartement d'Andrew en tailleur, et je pars.

Je retrouve Andrew chez lui, ravi de me voir en bien meilleur état psychologique que la veille. Je lui raconte ma journée, ma rencontre avec l'Etat-Major du Président, la livraison à l'université du caisson qu'il a vu sous le camion qu'il a réparé, la sollicitation de toutes les têtes pensantes de l'université pour le remettre en état. Je parle tellement que nous oublions le repas du soir !

VI – Si l'on devait mourir demain ?

Je crois que je ne me suis jamais réveillé avec une telle sérénité, et avoir Andrew et O'Connelly dans mon entourage y contribue fortement. Je me lève comme une fleur, fais ma toilette, lave mes sous-vêtements, m'habille et m'avance dans la cuisine. Andrew est déjà là, à déguster son œuf au plat avec son café, comme tous les matins. « *Morning*, Andrew, comment allez-vous ?

- *Morning*, Amanda. Très bien et toi ?
- Je n'ai jamais aussi bien dormi ! J'ai vécu tellement de tensions, de pressions, depuis bientôt deux ans que j'avais oublié ce que c'était que d'aller bien…
- Comme quoi, la fin du monde peut réussir à certaines !
- Hahaha, c'est surtout la qualité de vie et de pensée des personnes qui m'entourent qui me permet de me poser, enfin.
- Y a-t-il quelque chose qui te ferait plaisir de faire, ce dimanche ?
- Là, si je frottais une lampe, je demanderais une infusion de tilleul. Ça me manque trop…

- OK, ne bouge pas. » Il avale d'une bouchée son œuf et d'une gorgée son café, prend ses clés et sort. Je ne comprends pas trop, je me prépare des toasts beurrés. Il revient une dizaine de minutes plus tard avec un sachet de feuilles de tilleul séchées. « Si cela sied à mademoiselle.
- Oh, Andrew… » Et me revoilà à pleurer, de joie cette fois-ci. « Merci infiniment !
- Il y a un épicier en bas de la rue, et je sais qu'il se fournit en tisanes de toutes sortes. J'ai eu de la chance qu'il lui en reste. »

Je me lève et l'enlace ; je l'aurais fait même si j'avais toujours mon corps de mec. J'ouvre religieusement le sachet, pose quelques feuilles au fond de ma tasse, fais chauffer de l'eau et infuser les feuilles. Le parfum embaume la pièce, même Andrew apprécie. « *So*, Amanda, à part ça, qu'as-tu de prévu aujourd'hui ?

- Absolument rien de spécial. Déjà, déguster cette infusion que j'espère depuis des temps immémoriaux…
- Dans ce cas, réserve ta fin de journée, je t'emmènerai au pub !
- Au pub ? Ne vais-je pas contraster dans le paysage local ?

- Ici, tu serais regardée de travers uniquement si tu n'as pas une pinte de Guinness dans la main. Et pour la barrière de la langue, après deux verres, même en parlant javanais tu seras acceptée !
- Soit, je serai là un peu avant 18 heures. » Et une poignée de main virile scelle notre rendez-vous de ce soir.

Andrew reste chez lui pour s'occuper d'affaires personnelles, je pars pour la journée direction le centre-ville de Dublin. Je vais profiter de mon nouveau salaire pour refaire une partie de ma garde-robe. J'ai gardé la carte remise au bureau de poste de Cork, et j'avoue que le centre est assez loin. Mais je ne suis pas pressé, et marcher va me faire le plus grand bien.

La mise en place du revenu universel permet à tout un chacun de créer son entreprise sans souci d'un résultat financier. Certains commerçants prônent tellement cette notion de liberté entrepreneuriale qu'il n'y a même pas d'horaires mentionnés sur leur devanture. « *Ouvert quand c'est ouvert, fermé quand c'est fermé* » aurait été tout aussi explicite. On trouve tous types de magasins et d'artisans, et si tout est local, ou tout

du moins national, leur programme d'autarcie est bien mis en place. Je m'arrête chez un marchand de vêtements qui propose aussi bien pour le travail que pour le sport. Je me fais conseiller pour un tailleur, un jean, un jogging, quelques sous-vêtements et t-shirts, un manteau à capuche pour l'humidité assez prononcée. J'en profite aussi pour investir dans une valisette à roulettes, histoire de plus facilement transporter et ranger le tout dans ma chambre. Je paye les 32 Eirins de l'ensemble avec mon identifiant de transaction qui s'affiche comme un code-barres animé sur mon téléphone.

Après cette matinée fort productive, je me pose dans un petit café qui fait des repas façon brasserie. La carte est inscrite en irlandais, mais le serveur est assez gentil pour me faire la traduction. Je prends un filet de poisson avec une Guinness, car je me dis que je dois commencer à m'entraîner pour ce soir. Je bois à la santé de Leigh, qui m'avait appris quelques phrases pour m'intégrer dans les pubs mais que j'ai malheureusement oubliées. Avec Andrew, mon intronisation devrait bien se passer. Je prends mon temps pour déguster le plat et la boisson, et en profite pour regarder les gens vivre. Qu'est-ce qu'un Irlandais aujourd'hui ? Tout semble tellement calme et quiet, je ne peux m'imaginer que ces mêmes personnes aient essayé de

s'entretuer pour des idéologies divergentes. J'avais appris en cours d'histoire que le pays a essuyé des tensions d'ordre religieux, entre les catholiques et les protestants, entre le milieu et la fin du XX° siècle, sur plusieurs décennies. La paix porte définitivement bien son nom, à savoir un état latent où les tensions ne sont pas tombées et où la moindre étincelle remettra inéluctablement le feu aux poudres. Je soupire devant ce paysage d'insouciance, cet idéal sociétal et humain, en me disant que toute nouvelle décision de l'Etat pourra aisément déclencher une nouvelle guerre civile, sans parler de la fin du monde annoncée par l'utilisation du *N-QuEx*.

Je commande un café, une dame aux traits latins et parfaitement endimanchée dans une magnifique robe fleurie s'assied à la table d'à-côté et fait de même. Elle me regarde et me dit comme une évidence : « Vous, vous n'êtes pas du coin…

- Vous non plus, apparemment. » lui réponds-je en la regardant du coin de l'œil tout en buvant le café au goût brûlé.
- J'aime votre réponse, cela me permet de savoir qui j'ai en face de moi. Miranda Porquevas, ambassadrice du Chili.
- Amanda Schwartz, chercheuse en physique quantique. » Nous nous serrons

la main. « Cela fait longtemps que vous vivez ici, Miranda ?

- Suffisamment pour avoir la nostalgie de mon pays. Et vous ?
- Trop peu pour avoir quelque nostalgie. Comment se porte le Chili ?
- Pas très bien, je vous avoue. Trop de pays voisins ont troqué leur politique pour des dictatures, sous la pression du Brésil. Le gouvernement résiste tant bien que mal mais les écarts de PIB pousse la population à migrer vers les pays qui payent mieux. C'est un vrai problème. Vous venez d'où, sans indiscrétion ? Votre nom sonne allemand, si je ne m'abuse…
- Exactement. La situation en Allemagne est très problématique, on a des fous prêts à déclencher une Troisième Guerre Mondiale pour défendre leurs idéaux ; une partie de la population pète un câble, au sens propre du terme. J'ai donc préféré exercer mes talents ici.
- Vous avez bien fait.
- Je me demandais, peut-être pourriez-vous éclairer ma lanterne : l'Irlande a essuyé de nombreuses guerres civiles, y a-t-il

toujours des tensions dans la population depuis l'unification et l'indépendance ?

- *Madre de Dios*, non ! La génération qui a suivi les événements que vous évoquez n'a pas connu la pauvreté grâce au revenu universel rapidement mis en place. Rien que ça a été salvateur, même si ça n'a pas plu aux grandes fortunes locales. Ensuite, tout le programme politique et social s'est orienté sur les libertés individuelles : culte, entreprise, art, expatriation, LGBT+. Plus personne ne se sentait obligé de se contraindre ou de contraindre d'autres individus. Enfin, le régime autarcique a fortement contribué à l'entraide et la réappropriation territoriale. Je ne vous cache pas qu'il y a toujours des irréductibles nostalgiques qui, tant qu'ils seront vivants, nous rabâcheront les oreilles avec leur "c'était mieux avant" ! »

Nous nous mettons à rire, et trinquons avec nos mauvais cafés. Nous continuons de discuter sur des sujets et des tons moins formels, aussi bien de cuisine et de fringues que de séries télévisuelles et de conseils beauté. J'admets ma parfaite inculture sur les thématiques propres à la gent féminine, et prends ses conseils pour argent

comptant. Elle prend l'initiative de m'inviter dans un autre endroit, en me tendant sa main ; je la lui prends en évitant d'oublier ma valise et marchons d'un pas joyeux vers ce lieu secret. Elle en profite, tout en marchant et en me tenant la main, de me raconter un peu l'histoire de Dublin, des bâtiments encore debout et de certains qui n'existent plus. Je suis gêné mais excité comme un adolescent boutonneux le jour de sa première sortie avec une camarade de classe fantasmée depuis des mois ; je me contente de suivre et d'écouter, Miranda semble aimer mener la danse, et cela m'arrange.

Il est 17 heures passées. Nous arrivons à l'entrée d'un pub, elle pousse la porte et me fait faire un bond dans le passé de presque 200 ans ! Tout est en bois, l'éclairage est rétro, le tenancier une vraie armoire à la barbe rousse très caricaturale, quelques musiciens jouent et dansent des airs traditionnels. Il n'y a pas encore beaucoup de monde, elle me fait m'asseoir à une table pas trop près de l'orchestre et s'en va passer commande au comptoir. J'envoie un message à Andrew lui indiquant qu'une « nouvelle connaissance » m'a invitée dans un pub dont je donne le nom et l'adresse, et si ça l'intéresse de nous y rejoindre. « *That's perfect*, c'est là où je voulais t'emmener ! *See you later* ! » me répond-il

dans la minute. Miranda revient avec deux pintes pleines à ras bord de Guinness. Je lui dis en rangeant mon téléphone qu'un ami nous rejoindra plus tard, et me répond que plus on est de fous, plus on rit !

Miranda descend la moitié de sa pinte d'une traite, moi, petit joueur, m'y prend à quatre ou cinq fois pour arriver au même résultat. « D'ici quelques semaines, tu boiras ça comme du petit lait ! » me crie-t-elle dans les oreilles tant la musique et le bruit ambiant sont devenus envahissants. Je commence à comprendre la mécanique : on parle fort et on boit pour limiter les irritations dans la gorge. C'est malin ! Je n'ai pas encore fini ma première pinte que Miranda part s'en commander une autre. Au même moment, Andrew entre dans l'estaminet, me voit assis et prend place à côté de moi. « *So*, Amanda, qui est cette nouvelle connaissance ?

- La voilà qui revient. Miranda, je te présente Andrew. Andrew, Miranda.
- Ravi de te connaître, Andrew.
- Moi de même, Miranda. Vous n'allez quand même pas trinquer sans moi, mesdemoiselles ! »

Il se lève et part commander. La salle est quasiment pleine à craquer. « C'est qui, pour toi, Andrew ?

- Mon propriétaire, il me loue une de ses chambres.
- Il n'y a rien entre vous deux ?
- Rien du tout, on se connaît depuis à peine quelques jours, et je t'avoue que j'ai plutôt une préférence pour les femmes… »

Le regard de Miranda change ; je n'arrive pas à déterminer si c'est lié à ma phrase ou à la pinte qu'elle a avalée en moins de deux minutes. Andrew revient avec deux pintes. « *Well, well, well, ladies*. Racontez-moi comment vous vous êtes connues.

- Je prenais un café à la fin de mon repas, Miranda s'est assise à côté de moi et m'a abordé de manière… peu conventionnelle. De là on a commencé à discuter, à parler de tout et de rien, et elle m'a entraînée ici.
- *Ma qué*, tu regrettes ?
- Absolument pas ! Bien au contraire ! En plus, c'est ici qu'Andrew souhaitait m'emmener ce soir.
- Aux rencontres et aux coïncidentes. *Cheers* ! »

Et nous trinquons tous les trois. J'admire cette scène de vie et de fête, ces rires et ces chants, en me disant qu'en ce moment-même, des dizaines et des dizaines de personnes en Allemagne, et probablement ailleurs aussi, sont en train de vivre un enfer dû aux transferts de corps et de conscience depuis et vers des mondes parallèles. L'univers s'écroule sous nos pieds pendant que nous buvons à l'amitié et au plaisir d'être vivants. « *Hola*, Amanda, *esta bien* ? T'es avec nous ?

- Oui, non, pardon Miranda. J'ai des pensées un peu sombres en ce moment. Ça va passer.
- *Pobrecita*… Tu veux en parler ?
- Ben, en fait… Si tu savais que tout ce que tu connais pouvait basculer dans la seconde qui suit, tu ferais quoi ?
- Je ferais ça. » Elle met sa main sur ma joue et m'embrasse.

Andrew lève son verre en criant « *Yeah* ! », toute la salle se retourne vers nous et lève son verre en criant « *Yeah* ! » Une vraie ode à l'amour et à la tolérance ! Miranda recule, les yeux pétillants. Je n'ai aucune idée de la tête que je suis en train de faire, mais j'aime ce qu'il vient de se passer. Andrew boit le reste de son verre cul sec,

pose sa main sur mon épaule en se levant et me dit au creux de l'oreille : « Tu connais mes règles. Profite du reste de la soirée et de la nuit. » Et il s'en va en saluant Miranda d'un signe de la main, qui lui rend le salut. Là je prends les devants et l'embrasse.

« *Ven a mi casa* » me dit-elle en me tenant la main et en se levant de table. Je la suis, le sourire jusqu'aux oreilles ; toute l'assemblée nous applaudit jusqu'au franchissement de la porte. Je suis certain que cela a été un prétexte pour eux de boire à quelque chose en plus ! Miranda habite à quelques rues d'ici, dans une petite maison à étages en briques apparentes accolée à d'autres habitations du même type. Elle ne lâche pas ma main, même pour chercher son badge dans son sac. Je la suis jusque dans son salon, où elle me fait m'asseoir dans son canapé. Elle relève sa robe, s'assied à cheval sur mes cuisses, face à moi, les mains sur le dossier, son regard plongeant aux tréfonds de mon âme. « *Lo quieres* ?

- *Ach ja*… »

VII – Si l'on s'isolait des autres mondes ?

Je me réveille, mes yeux s'ouvrent péniblement. On dirait qu'il fait encore nuit. Je suis fourbu d'une nuit d'amour comme jamais je n'en ai eu, et encore moins dans ce corps. Autant avec Lin, c'était de l'excitation sur le moment, autant là j'ai dépassé tous les stades sensuels connus jusqu'à présent. Le corps féminin est une machine à plaisirs lorsque l'on sait bien s'en servir… Je regarde l'heure sur mon téléphone : il est à peine 6 heures du matin. Miranda dort encore ; je n'ose la réveiller. Je m'extirpe doucement des draps, me rhabille intégralement, note mon numéro de téléphone sur un papier que je laisse sur sa table de chevet, l'embrasse sur la joue et prends la route de chez Andrew. C'est assez loin, j'en ai pour presque une heure et demie de marche, et le plan de Dublin me simplifie le trajet en passant par les petites rues et les canaux.

Une heure et demie de marche à moitié endormi dans le froid humide des petits matins irlandais devrait être inscrit comme compétition olympique. Je reçois sur le chemin un message de

Miranda, déçue de ne pas me trouver à ses côtés à son réveil. Je lui réponds que j'étais triste de partir comme un voleur pour le pas la réveiller, et que ce sera avec plaisir que je la reverrai. J'hésite à insérer des petites illustrations contenant des cœurs, je ne connais pas assez le monde lesbien pour savoir si les histoires d'un soir aboutissent à des relations durables. Finalement, j'arrive à l'appartement, Andrew n'est pas encore réveillé, je veux lui faire la surprise en préparant le café et son œuf au plat. Par l'odeur alléché, il me rejoint dans la cuisine, somnolant et titubant. « *What a surprise*, Amanda. Tu me réveilles en me préparant le petit-déjeuner ? Je suis un homme comblé !

- *Hello*, Andrew. Oui, c'est pour vous remercier de m'avoir laissé seul avec Miranda hier soir. J'ai passé la meilleure nuit de ma vie !
- Hehehe, *God bless you*, Amanda. Et moi je te remercie d'avoir passé la nuit chez elle. Je suis très vieille école et à cheval sur des principes rétrogrades, mais j'ai eu tellement d'ennuis avec des locataires qui ramenaient des soi-disant amis ou compagnons que j'ai dû serrer les boulons. Il n'y a rien de personnel.

- Aucun souci. C'est très bien ainsi. » Je nous sers nos cafés. « Comment avez-vous fini la soirée, Andrew ?
- Oh, moi, je suis rentré ici et j'ai regardé la télévision jusqu'à ce que ce soit elle qui me regarde. J'étais un peu triste de ne pas profiter davantage du pub, mais heureux que tu en aies tiré avantage.
- Je vais culpabiliser, maintenant…
- Oh non, il ne faut pas ! Ce n'était pas mon intention ! » Nous nous regardons, et nous mettons à rire.
- Bon, ce n'est pas tout ça, je dois me laver et me changer avant de retourner travailler.
- Ça marche, je déguste tranquillement mon petit déjeuner. »

Je me lave, me change, prépare dans mon sac mon nouveau tailleur et pars. Une fois à l'université, je m'enferme aux toilettes pour enfiler le tailleur, et monte au bureau de O'Connelly. « *Good Morning*, Professeur.

- Oh, quelle magnifique vision dès le matin. *Good Morning, Miss*. Comment allez-vous ? Êtes-vous bien reposée ?
- On ne peut mieux, je vous remercie. Ce matin, j'attaque l'étude du caisson selon la

thèse de Bachmeister sur l'angle de la physique quantique.

- Parfait. Les autres laboratoires ne m'ont pas encore sollicité pour davantage d'explications, mais cela ne saurait tarder. »

Je le quitte poliment, et m'en tourne à mon bureau. Les collègues sont étonnés de me voir dans cette tenue, et doivent me prendre pour une femme à la personnalité cyclothymique ou schizophrène, tant je peux paraître différent d'un jour sur l'autre. Je m'installe à mon bureau, je ne vous dis pas qui m'attendait avec impatience. « *Salam*, Amanda, comment vas-tu ? Tu bosses sur quoi ? Je peux t'aider ?

- *Hallo*, Fatima. Oui, je vais bien, merci. Je vais bosser sur la thèse que tu as trouvé la semaine dernière et oui, je vais avoir besoin d'aide.
- Super ! Dis-moi !
- Je te fais le topo : nous avons pu récupérer un exemplaire de la machine documentée dans la thèse, mais nous ne savons pas si et comment elle fonctionne. Une quinzaine de laboratoires en Physique, Psychologie et Neurosciences planchent actuellement sur le moyen de la

remettre en état afin qu'elle fonctionne comme décrit dans ce document. Je te mets dans la confidence : la demande émane du Président.

- Du Président de l'université ?
- Non, du Président de l'Irlande. » Son entrain habituel laisse place à un silence, entre stupéfaction et émerveillement. « Bref, j'ai besoin que l'on trouve tout ce qui a trait à la physique quantique dans ce document, pour pouvoir l'appliquer à la remise en route de la machine.
- C'est comme si c'était fait, chef ! Et toi, tu vas faire quoi ?
- Moi je dois réfléchir à comment éviter une Troisième Guerre Mondiale. »

Fatima ne sait pas si ma dernière phrase est à prendre au premier, au second ou au troisième degré. Elle s'empare du mémoire, s'arme d'un stylo, fonce à son ordinateur et commence une lecture lettre par lettre. Cela va bien l'occuper quelques jours. Quant à moi, je repense à mon argumentaire sur l'impossibilité de résoudre le problème en remontant dans le temps. Il me manque trop d'informations sur les théories multiverselles pour confirmer ou infirmer mes propos. Je me lance donc dans une recherche

effrénée et assidue des forums de discussion de personnes soutenant cette théorie, et plus spécifiquement les univers résultant de choix, afin d'avoir des points de vue moins scientifiques. Cette approche des mondes parallèles basée sur nos choix n'est plus dans les préférences des auteurs et conspirationnistes, j'espère qu'il existe encore quelques défenseurs de la théorie.

Cybernet, le successeur d'Internet, est en fait une collection d'intelligences artificielles qui condense l'information pour la rendre plus intelligible, minimaliste, et surtout qui a la capacité de synthétiser les forums de discussion pour en extraire les arguments principaux et les solutions aux problèmes posés. Nos aïeux perdaient un temps fou à éplucher et filtrer les réponses hors sujet et les messages non constructifs, et pour cela, merci l'IA ! Dans l'interface, rien ne change complètement, on a toujours des champs de saisie, que ce soit par un clavier, un stylet ou par les détecteurs d'intention, mais la recherche écrite est plus interactive, car l'on peut aisément spécifier les contextes et les définitions de nos recherches. Les écrans holographiques apportent un rendu tridimensionnel, que l'on peut manipuler à 360°. Bref, que du bonheur de travailler avec pareils outils !

Les premiers résultats sont longs à arriver, Cybernet doit aller fouiner dans des archives peu exploitées des 50 dernières années, si ce n'est plus, ce qui représente une base colossale à devoir analyser pour la première fois en vue du résultat souhaité. Parmi les premiers résultats qui apparaissent, il existe un blog en allemand où un type écrit des monologues auxquels personne ne prête attention sur la théorie qui m'intéresse – cela se voit sur le compteur de lecture des articles. Les messages ne sont pas très vieux, en comparaison d'autres résultats, entre 2069 et 2072… Une seconde : cela correspond-il à la période de la thèse de Bachmeister ? Je regarde rapidement sur le mémoire : 2071. Je tiens quelque chose ! Les messages ont été écrits par un utilisateur sous le pseudonyme *ExQuN*, qui ressemble très fortement à *N-QuEx* à l'envers. Il y a trop de coïncidences pour que cela en soit une. J'imprime l'intégralité de ses publications dans l'ordre chronologique de leur parution, ce qui fait quelques dizaines de pages, et armé d'un stylo, commence à les lire avec attention.

Sans entrer dans les détails car il doit certainement être tenu par le secret, ExQuN explique qu'il travaille sur une machine sur la gestion traumatique. Il demande de l'aide pour savoir quelle approche serait la meilleure, mais ses

questions demeurent sans réponse. Il continue en indiquant qu'il a joint un scanner à résonnance magnétique à un ordinateur quantique pour tenter d'extraire et remodeler les souvenirs selon certains critères. Ensuite, il s'est aperçu que la mémoire de l'ordinateur intégrait des données extérieures à celles scannées, alors que le dispositif est en circuit fermé. Il commence à avoir des doutes sur le déroulement du processus, jusqu'à émettre l'hypothèse de communications venant d'ailleurs. L'avancement des expériences prend des tournures étranges : la lumière émise par le champ magnétique du scanner empêche toute observation directe du caisson. Divers appareils d'analyse ont été déployés pour tenter de comprendre ce qu'il se passait, et un détecteur sensible aux signaux cosmiques s'affole face à des jets de rayons Gamma tels qu'émis par des trous noirs. Il hésite à inclure ses observations dans le mémoire, et continue ses investigations.

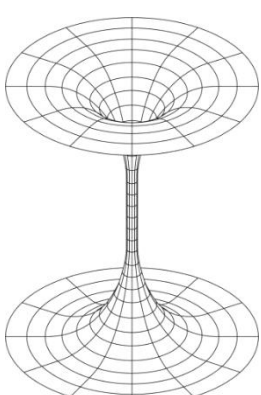
« Fatima, note pour toi si tu trouves des données en lien avec les rayons Gamma ou les trous noirs dans le mémoire, stp.

- Oui, chef ! Ce n'est pas un peu éloigné du sujet d'étude ?
- Au point où on en est, il faut tout envisager. Il y aura certainement d'autres

points que je te donnerai au fur et à mesure.

- OK ! »

ExQuN se penche sur l'analyse des « bébés trous noirs », dont la taille n'excède pas quelques atomes de diamètres, et qui n'ont pas les caractéristiques de ceux observés au cœur des galaxies. Il ne note aucun effondrement de la matière, aucune augmentation de la gravité, aucune présence d'un possible point de singularité. Ainsi tente-t-il une nouvelle déduction, celle du trou de ver, comme l'animal dont le poids cumulé de tous ses membres est le plus élevé du règne animal : il s'agit d'une distorsion de l'espace-temps prévue par la Relativité d'Einstein mais jamais observée, qui relie deux points distincts en faisant abstraction de l'espace et du temps entre les deux, indépendamment de la distance qui les sépare. Il n'existe actuellement aucun appareil pour valider son hypothèse, et ne peut que développer des conjectures.



« Fatima, la même demande que précédemment mais concernant des trous de ver, s'il te plaît.

- Bien, chef ! »

On arrive aux messages de la fin de 2070. Il a de sérieux doutes sur le fonctionnement global de la machine et l'implication de l'ordinateur quantique dans son rôle de simulateur de souvenirs. Il en arrive à la conclusion que les *qubits*, les unités de stockage mémoire basées sur la superposition des valeurs, ce qui fait la spécificité de l'ordinateur quantique d'ailleurs, agiraient comme les symboles du film *Stargate*, à savoir donner des coordonnées pour générer les trous de ver. C'est un peu tordu, mais vu ce que l'on sait, cela reste malgré tout cohérent. Il étend ses suppositions sur quelque chose d'encore plus tiré par les cheveux : le caisson exploite le mécanisme d'intrication quantique des neurones contenant les souvenirs pour orienter les *qubits* et donc les trous ! « Waaaaah ! » soupiré-je, ce qui fait tourner la tête des collègues. On est à des années-lumière de tout ce que j'ai pu apprendre depuis deux ans ! Une pause s'impose, je descends chercher un café géant, même si c'est la pause du déjeuner. J'invite Fatima à aller manger si elle le souhaite. « Non, si tu me remontes un thé vert,

cela me convient. Je suis trop à fond dans mon analyse ! »

Je remonte deux gobelets aussi gros que des pintes, un pour Fatima et un pour moi. Il doit me rester des barres protéinées dans mon sac, au milieu des serviettes hygiéniques et de mon linge de tous les jours. Je reprends ma lecture entre deux gorgées et deux grignotages.

Je suis au début des publications de 2071. Le système de visualisation des souvenirs est fonctionnel, mais il y a des différences avec ce qu'ont vécu les volontaires. L'on pense au début à des altérations dans le maintien des valeurs des *qubits*, mais il n'en est rien : le système est stable comme les rochers de Stonehenge. La question « *où débouchent les trous de ver* » n'a toujours pas de réponse. Ses hypothèses et conjectures sont balayées par son équipe d'un revers, et le mémoire est publié tel quel. J'espère que Fatima trouvera quand même quelque chose qui nous aiguillera.

Les publications ne s'arrêtent pas là : après la soutenance, ExQuN souhaite défendre sa théorie et ses observations. Il s'escrime tant bien que mal à vouloir mesurer la profondeur du trou de ver qui se forme dans un environnement hermétiquement clos : il récupère des cerveaux

des laboratoires de biologie, et construit un système avec pointeur laser et mesure de distance pilotable à distance. Lors d'une simulation, son laser détecte un trou et y envoie des impulsions dans l'attente d'un écho. La réponse est instantanée, mais la nature des photons reçus semble différente. Il se renseigne sur la lumière des étoiles et leur altération selon la distance, qui peut parfois se compter en milliards d'années-lumière, et la « signature énergétique » reste constante. De là, une seule explication lui saute aux yeux : la lumière revient d'un univers autre. Vu que ces déductions arrivent après la publication du mémoire, cela me semblerait logique que l'on n'y trouve rien à ce propos.

Les derniers messages publiés vont plus loin : non seulement les trous de ver ouvrent la porte sur des espaces différents, mais aussi sur des temps différents, ce qui explique la synchronisation avec des souvenirs d'autres personnes d'autres mondes. Il dit également que si l'ordinateur quantique était plus puissant, l'on pourrait échanger bien plus que des souvenirs, comme de la matière, donc des objets ou des personnes. Et la suite, on la connaît.

Rien n'indique dans ses écrits la moindre information pour se prémunir d'une

« synchronisation quantique interdimensionnelle. » Même les études ne disent rien sur un blocage éventuel de l'intrication quantique au zéro absolu, température à laquelle la matière stoppe toute activité vibratoire, selon Cybernet. Je prends mon tas d'impression et me rends dans le bureau de O'Connelly, qui n'était pas seul.

« Oh, *Miss* Schwartz. Décidément, le tailleur vous sied à ravir. Permettez que je vous présente *Sir* Farrelton, du laboratoire de physique moléculaire.

- Enchanté, *Sir*. » Et tout en lui serrant la main : « Puis-je me permettre de vous poser une question à tous les deux selon vos domaines de compétences ?
- *Of course, Miss*. Comment pouvons-nous vous aider ?
- J'ai trouvé des documents très instructifs sur le fonctionnement du caisson, dont je compte remettre une copie par votre intermédiaire aux directeurs que nous avons vu samedi, et je me suis demandé s'il est possible de bloquer l'intrication quantique entre deux atomes. Je me suis dit que baisser la température dudit atome au zéro absolu pouvait aider mais je ne trouve aucune documentation dessus.

- Certes, figer un atome au zéro absolu bloque son activité en le privant d'énergie, mais en l'état de mes connaissances, je ne sais pas ce qu'il en est à l'échelle des particules. *Sir* O'Connelly ?
- L'intrication quantique est un axiome : nous savons l'observer et le théoriser sans pour autant le démontrer ni le contrer. Je n'ai pas souvenance non plus de travaux de recherche sur son exploitation proche du zéro absolu. Où désirez-vous en venir, *Miss* ?
- Est-ce que *Sir* Farrelton est dans la confidence ?
- Oui, vous pouvez parler devant lui sans souci.
- Mon idée, pour éviter les transferts de corps et de conscience, serait de "rompre" le lien d'intrication entre les particules de notre monde et celui des autres univers. »

J'ai l'impression, à chaque fois que je ponds une idée, que je remets en question toutes les Lois du monde.

VIII – Comment te faire oublier ta journée ?

« Si je comprends bien, *Miss* Schwartz, vous vous demandez s'il est possible de retirer un des principes mécaniques fondamentaux de la physique quantique du fonctionnement de toutes les particules de notre univers. Est-ce bien ça ?

- Sans pour autant parler de tout notre univers, il faudrait déjà savoir si c'est possible, comme modifier l'ADN d'un individu.
- Je vais être direct avec vous : non seulement, des 150 milliards d'humains qui ont foulé le sol de notre belle planète, je parierai mon salaire que vous êtes la seule à vous être posé cette question, mais en plus un programme de recherche sur ce sujet, dont je ne dénigre absolument pas l'intérêt scientifique, s'étalerait sur plusieurs décennies au bas mot. Et au vu de l'urgence à laquelle nous sommes confrontés, je ne peux rien vous garantir.
- Merci pour votre franchise, professeur. Dans un tout autre registre, et qui est l'objet de ma venue, puis-je vous remettre

les documents à transmettre aux autres directeurs ? Il s'agit du contenu du site web d'une personne ayant travaillé sur le caisson, je l'ai fait traduire de l'allemand à l'anglais.

- Parfait, je descends tout à l'heure à l'accueil leur faire passer le mot. Autre chose ?
- Oui, pensez-vous qu'il soit possible de trouver l'identité de toutes les personnes ayant travaillé sur la thèse de Bachmeister ?
- Je vois ce que je peux faire.
- Merci, Professeur. *Sir* Farrelton. » Et je sors du bureau.

Je me sens totalement à court d'idées. Je retourne à mon bureau, m'affale sur ma chaise avec l'élégance d'une limace en équilibre sur une feuille de salade, et je prends mon gobelet de café dans l'optique d'en vider le contenu, si tant est que ma main vise correctement ma bouche. Fatima arrive en trombe : « Chef, chef !

- *Was passiert*, Fatima ?
- J'ai fini d'analyser la thèse. Ce mec est vraiment une tête !
- Pas tant que ça, il a juste eu du bol que le résultat ressemblait à ses attentes, mais la

machine ne bosse pas du tout comme il l'attendait…

- Ah ? Pas grave. Je n'ai rien trouvé concernant des trous noirs ou des trous de ver, ou quoi que ce soit en lien de près ou de loin à des trous, mais j'ai trouvé ceci : ce type avait dans l'idée de faire évoluer la machine pour stocker la conscience entière d'un individu dans un ordinateur quantique, voire de transférer par la suite la conscience dans un androïde !
- Cool, je garde ça dans un coin de ma tête. Y a-t-il des chapitres en lien avec l'intrication quantique ?
- Ouais, il en parle, dans une de ses premières approches, où il souhaite utiliser l'intrication quantique pour directement « réécrire les souvenirs et influencer les émotions », mais il a abandonné l'idée pour partir sur un simulateur externe.
- Donc, rien de vraiment intéressant à exploiter…
- Je peux te demander, quand tu parlais d'empêcher une Troisième Guerre Mondiale, c'était une métaphore ?

- J'aurais aimé, Fatima. Je ne peux pas trop divulguer : secret d'Etat. Tu comprends ?
- Ouais, je comprends, mais j'aurais bien rajouté sur mon CV : "ai contribué à empêcher un conflit planétaire", ça ferait classe !
- Dans ce cas : ta nouvelle mission, si tu l'acceptes, sera de te documenter et de voir avec nos collègues s'il existe un moyen d'annuler une intrication quantique, de délier deux particules. Mes connaissances sont trop limitées et les articles universitaires peu présents.
- C'est comme si… ce sera fait, chef ! »

Je repense au fait de conserver de manière numérique les consciences. Cela me rappelle le film *Transcendance*. On pourrait ainsi sauvegarder les esprits, tuer les corps, attendre quelques siècles que le phénomène s'estompe, recréer des corps biologiques et réinjecter les consciences dedans. Ni vu, ni connu. Malgré les prouesses des 50 dernières années, stocker les 90 milliards de neurones et les interconnexions synaptiques d'un humain ne garantit pas que cette procédure inclura sa conscience, dont on ne sait rien finalement, et encore moins que cela soit le cas dans le processus de « réincarnation ». La solution

n'est non seulement pas viable à brève échéance, mais encore moins si l'on doit s'occuper du cas des plus de 9 milliards de personnes présentes. Mon état de limace larvaire empire.

La journée se termine. Je me change aux toilettes. Je me traîne sur le chemin du retour. Je n'ai quasiment rien mangé aujourd'hui. Mon moral a rejoint mon estomac qui est descendu dans les talons. Je grignote une autre barre, mais la sensation que je me transforme en un objet sans consistance physique ne part pas. Une tortue souffrant de rhumatismes arriverait probablement avant moi chez Andrew. Je lui envoie d'ailleurs un message - à Andrew, pas à la tortue - pour lui dire que j'arriverai un peu tard pour le dîner.

Je franchis le seuil de l'appartement, exténuée et dépitée de la journée. Andrew est à la cuisine, en train de mitonner un petit plat qui sent bon. « *Hey*, Amanda, comment vas-tu ?

- Comme quelqu'un qui se sent inutile et incompétente au plus haut point.
- Ce qui est amusant avec toi, c'est que je te découvre des facettes différentes chaque jour ! Tu sais rompre la monotonie !
- *Thanks*, Andrew, de me remonter le moral. C'est juste que les chances de sauver l'humanité s'amoindrissent au fur

et à mesure que j'en apprends sur cette fichue machine.
- Tu sais ce que ça signifie ?
- Euh… » Et là je comprends quand il se dirige vers sa chambre.

Andrew nous sert deux verres, nous trinquons et buvons à la fin du monde. La télévision tourne en bruit de fond, et le convenu m'interpelle ; je me permets de monter le son.

« Le nombre d'hospitalisations en Allemagne et Scandinavie explose ces derniers jours, qu'il s'agisse de victimes de violences ou de personnes soudainement malades de troubles incurables, sans antécédents reconnus. Les enregistrements en lien avec ces deux cas de figure dépassent aujourd'hui le millier d'individus. Les autorités gouvernementales sont dépassées et évitent de parler à la presse… »

Je coupe le son, lâche la télécommande, retourne m'asseoir ; Andrew me remplit mon verre à nouveau. Aucun mot n'est utile ou réconfortant à cet instant. Je regarde mon téléphone ; j'hésite à envoyer un message à Miranda pour la voir, j'aurais l'impression qu'elle me sert de bouche-trou ou de faire-valoir. Je vais donc attendre que ce soit elle qui fasse le premier

pas – ce qu'elle a déjà fait hier, au demeurant. « Tu devrais lui envoyer un message, juste pour dire que t'as envie de la voir » me suggère Andrew. Cet homme est la bonté et la sagesse incarnées. Et je m'y emploie. Je n'ai pas le temps d'envoyer que je reçois une réponse positive. « Elle passe me prendre d'ici 30 minutes, je l'attendrai au coin de la rue, pour ne pas donner votre adresse directe.

- C'est noble de ta part, Amanda. Merci.
- Mais avant, je vais faire honneur à votre plat !
- Hahaha, je ne t'aurais pas laissée partir sans cette condition ! »

Je déguste son sauté de mouton à la sauce au faux-vin et aux pommes de terre, file dans la salle de bain pour me débarbouiller et ressembler à quelque chose de présentable, avale une pastille pour l'haleine et descends rejoindre Miranda au coin de la rue. Elle arrive à bord d'une petite citadine des années 2060, à l'époque où les moteurs électriques à assistance thermique sont devenus légion. « Monte, *cariña mia* » Je ne me fais pas prier, m'installe et l'embrasse. Sa présence, son baiser, ses caresses, font dissiper tout ce qui a fait de cette journée une mauvaise journée. « *Ven*, je t'emmène dans un super endroit ! »

Nous nous dirigeons sur les extérieurs, la nuit est presque tombée. Elle s'arrête devant une espèce de hangar dont l'écriteau indique « *The Last Century* », le siècle dernier. Elle gare la voiture, nous sortons, et elle me fait entrer. « C'est un club rétro qui ne passe que des musiques du siècle dernier. *Me encanta* ! » C'est le paradis des amoureux des vieux sons et des enregistrements originaux ; même la décoration avec les tubes néon de couleur et les affiches en métal sur les murs de briques donnent le ton. Elle me fait m'asseoir à une table proche de la piste de danse, va commander à boire au bar et revient avec deux cocktails.

« *Oye*, j'ai pris sans alcool, ton haleine me dit que tu as déjà bien bu avant que je ne vienne.

- Je ne peux vraiment rien te cacher, et je te remercie de ton attention.
- Maintenant, dis-moi comment je peux faire en sorte que ta soirée soit meilleure que ta journée.
- Rien que le fait de te voir m'a déjà fait tout oublier. » et je lui prends la main sur la table.
- Alors, buvons à cette soirée ! »

Nous trinquons, buvons, et là une nouvelle musique est lancée par le DJ. « Ooooooooooh j'adore ce titre ! Pas le choix, on va danser !

- Houlà, je suis une piètre danseuse…
- Et moi la *niña* du pape, donc on y va ! »

Elle me tire par les deux mains, je l'accompagne, gêné, sans trop savoir comment me dandiner. Je n'ai pas le sens du rythme et j'ai souvent craint le ridicule. « Allez, lâche-toi ! On n'est pas à un concours, à moins qu'il n'y ait des personnes que tu connaisses ici et qui peuvent te coller une mauvaise réputation ? » Elle a raison, et vu ma réputation au travail, elle ne peut clairement pas être pire. Je commence par imiter ses gestes, c'est décousu et saccadé, elle rigole, me prend les mains et nous dansons tous les deux, les yeux dans les yeux, dans l'indifférence totale de tout ce qui nous entoure, au point de ne même plus entendre la musique.

IX – Vous en connaissez un rayon ?

Un nouveau matin où je me réveille dans les mêmes draps que Miranda. Cette fois-ci, j'ai pris mes précautions et ai fait sonner une alarme. Au moment de me lever, une main retient mon bras : « *No, pequiña*, pas cette fois. » Elle me tire dans le lit, m'enlace, et refuse de me laisser partir. Ce petit jeu est agréable, et j'arrive avec quelque peine à la faire céder. Finalement, elle se lève aussi, et propose de me ramener là où elle m'a récupéré hier, « comme ça, on prend le petit déjeuner ensemble.

- Avec plaisir ! On pourra y être pour autour de 8 heures ?
- Bien sûr. »

Ainsi nous habillons-nous et prenons-nous le petit-déjeuner ensemble. Elle me préparer une de ses spécialités, des sopaipillas, des galettes de pain à base de citrouille, épicées et frites. « On trouve de la citrouille ici ?

- Oh oui, le climat est propice. Hormis ce qui ne pousse que sur mes latitudes,

comme les avocats ou les piments, et que j'ai un mal fou à faire importer par mon ambassade tant la communauté chilienne est peu représentée ici, je trouve assez d'ingrédients pour cuisiner les plats de chez moi. »

Après ce succulent petit-déjeuner qui m'a fait voyager, elle me redépose au coin de la rue chez Andrew. Nous nous embrassons avant de sortir de la voiture, et qu'elle prenne le chemin de sa vie d'aujourd'hui. Je monte, ça sent le café avant même d'avoir ouvert la porte de l'appartement. Andrew avait tout préparé, même à mon attention. Me voilà donc parti pour un second petit-déjeuner, comme chez les Hobbits de Tolkien ! « *So*, Amanda, comment vois-tu cette journée ?

- A moins que quelqu'un ne trouve un moyen de délier notre monde de tous les mondes parallèles, la journée sera probablement la dernière que nous vivrons.
- Tu penses à ce que je pense ?
- Oui, ça relèvera le café ! »

Je finis mon second petit-déjeuner, fais ma toilette, lave mon petit linge, me change et file d'un pas résolument neutre à l'université. Sur le chemin, je reçois un message de Miranda, qui est un simple petit cœur. Je lui réponds par la même chose, je ne sais pas trop comment réagir. Mes sentiments envers elle sont assez flous, je ne saurais dire si je suis amoureux ou pas. En tous cas, les moments que je passe en sa présence ne sont que du bonheur brut. Si la fin du monde ressemble à ça, je signe tout de suite !

J'arrive à l'université, j'applique mon rituel quotidien et vais saluer O'Connelly. « *Good Morning*, Professeur.

- *Good Morning*, Amanda. J'espère que vous allez bien. J'ai quelque chose pour vous. A défaut d'avoir obtenu la liste des personnes ayant spécifiquement travaillé sur le caisson, j'ai pu obtenir la liste des chercheurs de l'Université de Cologne, celle où a étudié *Sir* Bachmeister, pour l'année 2070. Cela fait du monde, je ne le nie pas. Mais peut-être y a-t-il parmi ces personnes celle qui a rédigé le blog dont vous m'avez passé les copies hier.
- Je vais éplucher ça. Merci, Professeur. »

Et je quitte son bureau.

Fidèle au poste, Fatima m'accueille avec des honneurs toujours aussi disproportionnés, ce qui ne facilite pas mon intégration au sein de l'équipe et crée quelques jalousies en interne. « *Salam*, Amanda. Comment vas-tu ? On a commencé à plancher sur ta requête. C'est vrai que c'est un sujet qui n'a pas eu beaucoup de thèses ou d'articles. La seule certitude que l'on ait, c'est qu'il suffirait de mesurer une particule pour la désynchroniser.

- *Hallo*, Fatima. Merci pour ce point du matin. Hormis dans un accélérateur de particules, comment peut-on "mesurer" un groupe de particules, par exemple dans ce stylo, et quel impact cela aurait sur l'objet ?
- Bouge pas, je fais venir les types qui s'y connaissent dans le sujet. » Elle revient quelques secondes plus tard, accompagnée de trois personnes que je croise tous les jours et dont je n'ai pas pris le temps de lire le nom sur les badges. « Amanda, je te présente l'équipe spécialisée dans la mesure des particules : Collin, Paul et Elliott. Ils peuvent répondre à tes questions.

- Merci, Fatima. Messieurs, suivez-moi, je vous prie. »

Tous trois sont surpris, et me suivent jusqu'au réfectoire, où je les invite à prendre une boisson et à discuter sur ce sujet. « Merci d'accepter de m'aider. Je ne peux pas vous expliquer dans les détails, mais je travaille avec O'Connelly et le gouvernement irlandais sur une problématique impliquant l'intrication quantique. Pour faire très simple : j'ai deux particules intriquées, et je souhaiterais en modifier une de manière à, si j'altère son état, cela ne vienne altérer l'état de l'autre. Comment puis-je m'y prendre ?

- Comme l'a dit Fatima, le plus simple est de la mesurer. Si l'on se moque de la valeur de la mesure, nous pourrions obtenir le même résultat avec un canon à rayons X, » propose Elliott.
- Oui, on sait d'ores et déjà observer l'intrication en analysant la résonance des rayons X, c'est clairement envisageable d'altérer la particule au point de briser l'intrication, » confirme Collin.
- Vous parlez des appareils que l'on peut trouver dans les hôpitaux pour les radiographies ?
- Oui, le principe reste le même ; le rayon X est une plage de longueurs d'onde,

comprise entre 0,03 et 10 nm. L'on s'en servait dans les hôpitaux pour observer les parties dures comme les os ou les dents. Aujourd'hui, les progrès des images par résonance magnétique les ont rendus caduques et bien moins délétères pour le corps et la santé des patients, » explique Paul.

- J'étends ma réflexion. Cette technique pourrait-elle parfaitement être adaptée à des objets moléculaires, et pas de simples particules ?
- Oui, et même à des objets complexes. En fonction de la nature des atomes qui le constitue, et de l'épaisseur à traverser, il faudrait un réglage spécifique afin de ne pas dégrader la structure de l'objet, » réfléchit Collin.
- Et je vais jusqu'au bout : pourrait-on appliquer cette technique sur des êtres vivants ?
- A quoi pensez-vous quand vous parlez d'être vivant : une bactérie, un virus, une cellule ? » demande Elliott.
- Je pensais plutôt à un être humain. »

Un silence envahit la salle. Ils se regardent, se concertent à voix basse. Ils ne semblent pas

d'accord sur la réponse à me donner. Je bois mon café devant cette scène pour laquelle j'imagine ce qu'il doit se passer dans leur tête. Leur débat s'éternise. « Alors, messieurs ?

- Amanda, il nous est impossible de donner une réponse claire et tranchée, » répondent-ils presque en chœur.
- Si vous avez un moyen d'obtenir quelque information, je vous en serai infiniment reconnaissante. »

Nous remontons à nos bureaux. Je fais le topo à Fatima, à qui je confie la liste des chercheurs de l'Université de Cologne pour qu'elle trouve tous ceux qui auraient pu avoir travaillé avec Bachmeister.

Je me plonge dans une intense réflexion à la suite de cet échange fort instructif avec Collin, Paul et Elliott. Si la solution était d'irradier la population, par exemple en leur faisant passer une radiographie intégrale ? Je me dis que, si c'est la solution, elle risque de prendre un temps incalculable pour traiter toute la population qui n'a jamais été radiographiée aux rayons X. Qui plus est, je me demande comment le transfert de corps doit se passer si une personne a déjà été radiographiée à un endroit précis. J'ai des visions

d'horreur qui me viennent à l'esprit, qui me provoquent des remontées gastriques et me font regretter le double petit-déjeuner de ce matin. Je pars en trombe aux toilettes, et m'excuse intérieurement après d'Andrew et de Miranda pour leur tendre attention qui finit dans les WC de l'université. Je regrette de ne pas avoir emporté quelques feuilles de tilleul pour me préparer une infusion, j'en ai grandement besoin ; je vais donc me contenter d'un mauvais café le temps que mes émotions retombent à un état normal.

« Je savais bien que je vous trouverai là, » chantonne une voix bien connue.

- Professeur, vous tombez bien. » Je lui raconte ce que m'a expliqué le trio.
- *Holly Dolly*, oui, je comprends parfaitement la problématique et votre inquiétude. Pour cette dernière, malheureusement, je n'y peux rien, il faudra que vous acceptiez cette possibilité. En ce qui concerne la première, si l'on arrivait à inonder la population de rayons X, il serait donc possible de rompre l'intrication, c'est bien ça ?
- Oui, mais nous ne connaissons pas les doses selon les atomes. Si jamais mes visions morbides s'avèrent exactes, il

suffirait d'un simple examen radiographique de tout le corps pour le désynchroniser des autres mondes. C'est assez dingue, en y pensant, qu'une idée aussi cruelle devienne la solution pour sauver l'humanité…

- Collin et sa bande ont raison sur le fait que le matériel de radiographie restant sur toute la planète ne permettrait pas de traiter toute la population en des délais raisonnables. S'il reste une machine pour dix millions d'individus, ce serait un grand maximum.
- Ne pourrait-on pas obtenir un résultat similaire en orientant les ondes de satellites en orbite basse sur des zones spécifiques ?
- C'est un point à étudier, mais nous ne sommes pas compétents en la matière. Je vais appeler les directeurs des laboratoires de biologie médicale et de l'agence européenne de l'espace, voir s'ils peuvent avoir des compétences pouvant nous aider. Remontez quand vous aurez fini votre café.
- Par hasard, professeur, avez-vous des nouvelles de l'avancée de la remise en état du caisson ?

- Oui, certains confrères m'ont posé des questions sur la thèse, mais globalement ils sont assez autonomes sur le sujet. Ne vous en faites pas, au mieux ils nous trouveront une solution pour sauver le monde, au pire leur travail éclairera la Science d'un soleil nouveau. »

O'Connelly s'en va. Je reste assis là, dans la noirceur de ces images qui hantent mon esprit. Elles deviennent obsessionnelles tant leur impact émotionnel est intense. Franchement, le café n'est pas le meilleur allié pour faire passer cette sensation. J'ai toujours l'amère impression d'être responsable de ce qui arrive, incapable de relativiser et de poser un regard objectif et distant sur ce qu'il est en train d'advenir.

« Je savais bien que je te trouverai là, » chantonne une autre voix bien connue.

- Ah, Fatima, des nouvelles ?
- Oui, j'ai comparé la liste des personnes avec celles qui pourraient avoir bossé avec ton gars, dont j'ai perdu le nom tellement il est compliqué.
- Bachmeister ?
- Oui, lui-même. En épluchant les thèses de ces chercheurs, il y en a certains qui ont

bossé sur des sujets similaires, et je te les ai résumés ici.
- Merci, Fatima.
- On dirait que ça ne va pas. Tu veux en parler ? Je peux t'aider ?
- Je te mentirai en te disant que ça va. Mes avancées sur le projet gouvernemental me font prendre de plus en plus conscience que de grands dangers nous guettent, et malgré les approches et les promesses d'espoir, j'ai l'impression de sombrer dans les abysses et de littéralement perdre l'esprit…
- C'est clair que je ne sais pas ce que tu sais, je sais juste que je suis enchantée de travailler sur les sujets que tu me donnes.
- Et ta bonne humeur me fait un bien fou, merci beaucoup ! »

Elle se lève et me prend dans ses bras. Je me mets malgré tout à pleurer, en sachant que toute la bonté de ce monde est vouée à disparaître du jour au lendemain.

X – Aurai-je pu partir sans voir cela ?

Fatima remonte au laboratoire, je la suis à distance, en épluchant le résultat de son travail de sélection d'employés ayant potentiellement travaillé avec Bachmeister en 2070. Les noms ne me disent rien, cette piste d'investigation semble sans issue. Je la garde quand même sous le coude.

Je retourne à mon bureau, je croise Collin, Elliott et Paul, qui planchent toujours sur la question des rayons X. Leurs premières analyses indiquent que l'on peut aisément altérer l'information quantique d'atomes de différentes natures, indépendamment de la distance qui les éloigne du faisceau, ce qui peut grandement faciliter le calibrage d'un appareil. Fatima est retournée à ses simulations de gluons, ces magnifiques particules assurant la formation d'éléments plus complexes comme les protons et les neutrons, du moins dans le modèle actuellement établi. Peut-être demain viendra-t-elle me voir en me disant : « à cause de toi et de ta nouvelle théorie, les gluons n'existent plus, j'ai perdu des années de ma vie ! » ou bien « grâce à

toi et à ta nouvelle théorie, les gluons n'existent plus, tu me sauves la vie ! »

Je retourne à mon ordinateur, déverrouille la session de travail, et reste comme deux ronds de flan face à l'écran holographique. Mon détecteur d'intention ne détecte rien, plus concrètement il détecte le vide intersidéral qui règne dans ma tête en ce moment-même. C'est l'heure habituelle d'aller déjeuner, mes collègues abandonnent leur poste le temps de se sustenter, j'ai encore en bouche le goût peu ragoutant du retour des petits-déjeuners. Je vais voir O'Connelly dans son bureau pour lui demander d'avoir mon après-midi et rentrer me reposer. Il accepte, à la condition que je sois de retour demain matin sans faute.

Sur le chemin, j'envoie un message à Andrew, afin qu'il ne soit pas surpris de me trouver à l'appartement à son retour. J'entre, me fais bouillir de l'eau et y plonge les quelques feuilles de tilleul restantes de son précieux cadeau. Je retrouve cette sérénité rien qu'en respirant le parfum végétal des feuilles en train d'infuser. Je m'assieds sur mon lit, en dégustant à petites gorgées ce nectar des dieux. Je ne retiens pas mes yeux de se fermer, pose ma tasse sur la table de nuit et m'écroule comme une masse.

Mes rêves de cet après-midi sont dignes des pires films de zombies, remplis de personnes mutilées, difformes, ensanglantées, errant sans but dans des ruines et au milieu des flammes. Leur cri est déchirant, mêlant incompréhension et appel à l'aide, si tant est qu'ils aient encore une bouche pour s'exprimer. Alors que j'essaye d'échapper à cette foule, un tremblement de terre secoue toute la ville, de plus en plus intensément. Quand le sol s'effondre sous mes pieds et que je chute sans fin jusqu'au centre de la Terre, je me réveille en sursaut, en sueur, en larmes, en effroi, avec du vomi sur mon t-shirt : mon téléphone était en train de vibrer dans ma poche. Je mets un temps certain pour me relier à la réalité, je jette mon téléphone toujours vibrant sur le lit et fonce me laver dans la salle de bains. La douche est indispensable !

Une fois lavé extérieurement et un peu intérieurement, je mets à tremper mon t-shirt, m'habille et consulte mon téléphone : 7 appels en absence de O'Connelly. A peine ai-je le temps de me rendre compte de cela qu'il m'appelle pour la huitième fois. « Allo, professeur ?

- Ah, *Miss* Schwartz ! Enfin j'arrive à vous avoir. Dites-moi, connaissez-vous Paris ?
- Euh, là, comme ça, non, pourquoi ?

- Alors voici une magnifique occasion pour vous de découvrir cette ville : demain nous nous envolons pour l'agence spatiale européenne !
- *Wow*, eh bien… OK ! Comment s'organise-t-on ?
- Demain matin, venez vêtue en tailleur, devant l'entrée de l'université pour 9 heures. Prenez des affaires de rechange. Après, je ne peux en parler au téléphone.
- D'accord, merci Professeur. » Et il raccroche.

Je me sens un peu décontenancé, et me demande si aller en France est une bonne idée, car je reste malgré tout un fugitif allemand. J'espère que O'Connelly a anticipé le coup. Je m'apprête à le rappeler quand Andrew entre à l'appartement. « Amanda ! *I'm back* !

- *Good evening*, Andrew. Comment était la journée ?
- Ma foi, beaucoup de travail, mais de plus en plus de matériel militaire à réviser ou remettre en état. Tout ce que tu m'as raconté commence à prendre forme, quelque part c'est flippant !

- Je suis profondément désolé. J'aurais tant préféré que les choses se passent autrement…
- Bah ! Et toi, quelles nouvelles ?
- Là je viens d'apprendre que je pars pour Paris demain pour une durée indéterminée. Je ne sais pas si et quand je reviens.
- *Oh, I see*… Je vais me sentir bien seul. As-tu prévenu Miranda ?
- Pas encore. Je devrais l'appeler, ça serait mieux, non ?
- Là c'est toi qui vois. Pendant que tu fais ça, je nous prépare l'apéritif de l'adjudant. »

Je retourne dans ma chambre, et appelle Miranda. J'entends la tonalité. Elle ne répond pas. Peut-être est-elle toujours au travail ou sur le trajet. Le répondeur prend le relai. Sa voix me donne des frissons. Au moment du signal sonore pour laisser un message, j'ai du mal à parler. Je me force :

« Oui, euh… Miranda, c'est moi, Dan… Andrea. Je suis un peu *out*, mais je te laisse quand même ce message, pour te dire que demain je pars pour Paris, et je ne sais pas quand je reviendrai ici.

Je ne peux pas t'en dire plus, cela relève du secret d'Etat. Tout est confus et compliqué dans ma vie depuis quelques semaines, tu l'as probablement senti, je sais juste que tu es ma plus belle rencontre et que tu vas me manquer. Bon, je me rends compte en m'écoutant que je ne dis pas les mots dans le bon ordre, j'espère que c'était suffisamment clair. Dans tous les cas, tu seras la première informée de mon retour. Je t'embrasse. »

Et je raccroche. Andrew a servi les deux verres de tord-boyau au point que la bouteille est vide au milieu de la table. Je prends place, regarde le verre comme si j'allais plonger à l'intérieur et que tout mon univers se résume au contenu de cette prison de verre. Andrew prend le sien, le fait tinter sur le mien, ce qui me fait sortir temporairement de mon état amorphe et me reconnecter avec le présent. Je prends mon verre, le lève, et bois une gorgée avec lui.

« *So*, Amanda, à quoi va ressembler ta dernière soirée irlandaise ?

- Probablement à préparer ma valise et pleurer dans mon lit…
- Certainement pas ! Finis ton verre, fais ta valise et suis-moi ! »

Je n'ai pas la condition physiologique pour finir le verre d'une traite comme Andrew arrive à le faire, j'embarque donc le breuvage dans la chambre, que je vide gorgée après gorgée pendant que je remplis ma valise de toutes mes petites affaires. Elle commence à devenir juste en taille, avec tout ce que j'ai acquis depuis mon arrivée ici !

Ainsi descendons-nous l'escalier et montons-nous dans sa voiture, la valise posée sur la banquette arrière. J'ignorais qu'il eût un véhicule, il ne le gare pas dans la même rue. Il ressemble un peu à la voiture de Miranda, mais en version 2010, et encore dans son jus d'origine, validant la thèse que les cordonniers sont souvent mal chaussés. Mais elle démarre au quart de tour, et Andrew prend la route.

La nuit tombe doucement, des lueurs du jour dessinent l'horizon. Nous prenons le chemin vers l'intérieur des terres. Cela ressemble beaucoup aux paysages lors du retour de l'Etat-Major, mais de nuit, c'est encore mieux. Le ciel est couvert, la nuit est noire d'encre. Son autoradio diffuse des musiques locales et nord-américaines, l'air est frais et vivifiant. Ni l'un ni l'autre n'éprouvons quelque besoin de discuter, profitant de ce voyage vers le bout du monde.

Nous roulons presque deux heures, lorsque nous franchissons l'entrée de la ville de Sligo. Elle ressemble à un Dublin miniature, avec des canaux fleuris et son bord de mer. « Ce n'est pas exactement ici que je souhaite t'emmener. » Nous sortons donc de la ville et nous rapprochons des falaises. Elles sont immenses, plus taillées et prononcées que celles que j'ai déjà vues. Andrew arrête la voiture et descend. Je l'accompagne jusqu'au bord du promontoire rocheux, et le spectacle en face de moi manque de me faire tomber d'émoi : des aurores boréales à couper le souffle, sous un ciel tellement dégagé que l'on peut compter les étoiles de la Voie Lactée ! La beauté et l'immensité colorée de ces rideaux célestes me font pleurer de joie, je saute au cou d'Andrew. « *Danke*, Andrew, je n'aurai pas pu partir sans voir cela ! »

Et nous nous asseyons, contemplant l'infini de l'Univers. Il me raconte qu'il a grandi ici, qu'il accompagnait les pêcheurs au large, que le réchauffement global a favorisé un microclimat ici rendant ciel rarement nuageux, et que les aurores étaient devenus quasiment quotidiennes. Il me raconte ses premières amours, son séjour dans l'armée, la période d'indépendance et d'unification de l'Irlande, ce qu'il a perdu et ce qu'il y a trouvé, jusqu'à son métier de mécanicien dublinois

aujourd'hui. Par la même, je lui raconte dans les très grandes lignes l'Allemagne que j'ai connue et qui m'a vu grandir, que ma vie était d'un calme aussi plat que le cardiogramme d'un patient décédé, et que les trépidations ont commencé réellement il y a deux ans. Andrew regrette que nous ayons fini la bouteille de l'adjudant, ce dernier aurait probablement été ravi que son élixir soit bu en de pareilles circonstances.

La nuit commence à laisser doucement la place aux premières lueurs de l'aube. Nous remontons dans la voiture, direction l'université, éblouis par un lever de soleil qui clôt de manière magistrale le show de la nuit. Je n'ai absolument pas envie que ce voyage s'arrête, ni de quitter Andrew. La séparation devient de plus en plus difficile, au fur et à mesure que nous nous rapprochons de ma destination. Je consulte mon téléphone, pour regarder l'heure afin de m'assurer que j'aurai le temps de me changer avant d'être conduite à l'aéroport. Je découvre un message de Miranda, qu'elle m'a laissé hier soir tard et dont je n'ai pas entendu la notification :

« Ya te extraño, corazón mío. Je t'attendrai. »

Je me mets encore une fois à pleurer, il faudra que je pense à bien m'hydrater avant de partir.

Nous arrivons en face de l'entrée de l'université, terminus du séjour irlandais. Tous les Allemands interchangés entre deux mondes parallèles descendent de voiture. Andrew descend en premier, tenant à me faire un câlin avant de nous séparer pour de bon, et me susurrer à l'oreille : « *Tá mé ag dul a chailleann tú.* » Nos cœurs battent fort, la déchirure de laisser derrière tant de personnes qui sont devenus des amis est difficilement soutenable. Je laisse Andrew repartir, en me faisant un signe de la main par la fenêtre en s'éloignant et disparaissant au premier virage. Quant à moi, je me dois de me faire beau, ou belle selon le point de vue, avant de partir pour la ville des amoureux : Paris.

Il est presque 9 heures. Je salue depuis quelques minutes des collègues et des étrangers devant l'entrée principale de l'université. Fatima me voit patienter avec ma valise et commence, comme à son habitude, à me noyer de questions sans en attendre les réponses. Je lui dis juste que je dois partir ce matin et que je reviendrai bientôt. Collin, Paul et Elliott me saluent également, et me feront parvenir le rapport de leurs travaux sur les rayons X quand ils auront avancé. Aucune nouvelle de O'Connelly, malgré le message envoyé il y a plusieurs dizaines de minutes. Une limousine, en tous points identique à celle qui

nous avait conduits à l'Etat-Major s'arrête en face de moi. Un agent descend, ouvre la porte et m'invite à monter. Je suis un peu embarrassé, O'Connelly n'est toujours pas là. L'agent insiste, je monte, il ferme la porte et nous partons. J'envoie à nouveau un message au professeur, et attends sa réponse.

Le temps est long à l'arrière d'une limousine, seul, sans lecture ni discussion. Mon téléphone se met enfin à sonner : « Professeur ?

- Bonjour, *Miss* Schwartz. J'entends que vous êtes dans la limousine qui vous conduit à l'aéroport. Très bien.
- Certes, professeur. Mais… Pourquoi n'êtes-vous pas avec moi ?
- Je pensais que vous l'auriez compris : je ne peux pas partir pour une durée indéterminée de mon laboratoire. Mais ne vous en faites pas, je reste toujours joignable.
- Ne m'avez-vous pas dit hier : "<u>nous</u> nous envolerons pour l'agence" ?
- Ce n'était qu'une façon de parler, et vous pointez du doigt que je dois davantage faire attention à mes propos et à la manière dont ils peuvent être compris, je vous en remercie. Et quelque part, je serai

avec vous autant de fois et aussi longtemps que vous en aurez besoin.

- Ce ne sera pas pareil…
- C'est le principe même de l'impermanence, *Miss*. Rien ne dure, alors profitez au maximum du cadeau de ce que vous avez maintenant, car ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le "présent".
- Vous allez me manquer, Professeur.
- Et vous donc, *Miss*. Je vous souhaite un excellent vol, je pense que vous n'allez pas tarder à arriver. »

En effet, à peine avons-nous raccroché que la voiture s'arrête. L'agent m'ouvre la porte, laissant entrer un vent violent et un bruit assourdissant. Je découvre en descendant que je suis sur un terrain militaire en face d'un hélicoptère aux pales tournant à vive allure, n'attendant que moi pour décoller. M. Le Président de la République d'Irlande lui-même est venu m'accueillir, me serrer la main et m'assurer que je serai considéré à l'égal d'un diplomate international en France, en me souhaitant bonne chance dans ma mission. Il demande à un de ses sbires de réquisitionner mon téléphone et ma pièce d'identité ; cela rajoute un poids supplémentaire sur la vie que je laisse ici.

Je monte à bord de l'appareil, salue les personnes présentes, enfile un micro-casque à réducteur actif de bruit ; la porte est refermée et l'appareil commence à quitter le sol. L'on m'informe que le vol durera environ 4 heures, en espérant que j'ai pris toutes les dispositions avant le départ parce qu'il n'y aura pas d'escale.

Note personnelle : à l'aube du XXII° siècle, il n'y a toujours pas de toilettes dans les hélicoptères…

XI – Vous n'oublierez pas les cobayes ?

Je pense avoir passé les heures les plus longues de mon existence : pas de musique dans le casque, pas de télévision, rien pour griffonner sur les murs, difficile de dormir entre les vibrations et l'inconfort global… Je me plaindrai auprès de la compagnie aérienne !

L'hélicoptère se pose enfin en début d'après-midi sur le tarmac d'un aéroport militaire pas très loin de Paris, depuis lequel l'on peut apercevoir la tour Eiffel 2, après que l'originale de la fin du XIX° siècle ait été remplacée à cause de la fragilisation de sa structure métallique. Meme si elle lui ressemble énormément, on peut voir que les lignes sont plus modernes. Mais rien ne garantit qu'elle tiendra aussi longtemps que son aïeule. Le comité d'accueil est déjà présent, Mme La Présidente de la Démocratie Française en personne est également présente.

« *Bienvenue en France, Mademoiselle*. J'espère que le vol n'a pas été trop désagréable, mais vous comprendrez que par souci de confidentialité, c'est la meilleure solution que nous ayons. Nous

allons vous escorter jusqu'au siège de l'Agence Spatiale Européenne. Voici également pour vous de nouveaux papiers d'identité ainsi qu'un nouvel appareil téléphonique.

- *Merci*, Mme la Présidente. »

Je découvre ainsi que je suis désormais reconnu sous le nom de Margaret Wagner, de nationalité française et possédant un pouvoir diplomatique. Il va falloir que je m'habitue à répondre à ce nouveau pseudonyme, je m'étais déjà habitué à Andrea. Je prends également conscience que je n'ai plus aucun moyen de joindre Miranda ou Andrew. Nous montons dans une voiture blindée de type tout-terrain. Sur la route, nous refaisons un point avec Mme La Présidente. Je lui explique que j'attends des confirmations techniques de la part de collègues de l'université de Dublin, elle me répond que O'Connelly nous les fera parvenir, et qu'il est au courant pour ma nouvelle identité. Comme nous avons un peu de temps devant nous, je lui demande un peu l'histoire du pays.

« Je ne sais pas ce que l'on vous a appris en cours d'histoire en Allemagne, notamment depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Nous avons continué notre programme politique sous forme

de république jusqu'en 2048, la dernière ayant été la sixième, et loin d'être la meilleure ! La dissolution de l'ONU nous a obligés à repenser, comme beaucoup d'autres pays d'ailleurs, notre rapport avec l'international, mais aussi avec nos concitoyens. Ainsi, avons-nous conservé le fonctionnement républicain mais réformé les partis politiques et relégué les politiciens comme conseillers publics. L'Assemblée Nationale est représentée par des citoyens choisis au hasard dans la population et renouvelés tous les 6 mois, en favorisant les projets et les référendums. Nous avons également donné davantage de pouvoir aux régions, recréant par la même l'identité régionale à laquelle chacun est libre d'adhérer. Notre dépendance sur l'import et l'export ne nous permet pas de mettre en place un revenu universel comme l'Irlande. Moi-même ne suis-je qu'une diplomate relativement neutre dans l'orientation économique du pays. »

Je me rends compte que chaque pays continue de réagir vraiment différemment dans ses choix politiques et économiques. On aurait pu s'attendre à une uniformisation à cause de la mondialisation, au contraire l'on voit davantage d'extrêmes, entre mise en place de dictatures et réelles démocratisations.

« Quelle place a le programme spatial en France ?

- Il est très actif, depuis les colonisations lunaire et martienne. Les programmes internationaux qui ont suivi la destruction de la Station Spatiale Internationale sont devenus compliqués à maintenir, notamment à cause du développement de bases de recherche et de lancement dans beaucoup de pays aujourd'hui – environ une cinquantaine. Nous ne sommes plus en période de guerre froide, mais l'espace restera toujours une *terra incognita* à conquérir, où chacun cherchera à y planter son drapeau, malgré les traités interdisant l'appropriation territoriale de tout ce qui ne se trouve pas sur Terre. Ici, à l'ESA, nous sommes une des rares coalitions internationales en matière de programme spatial ; cela assure une mutualisation des ressources humaines, matérielles et financières.
- Vous pensez que l'ESA dispose de la technologie nécessaire à ce sur quoi je souhaite travailler ?
- Je pense que oui, même si je ne suis pas une experte dans le domaine. Les rayons X sont utilisés depuis presque deux siècles

maintenant, il reste à savoir si nous disposons de satellites équipés d'émetteurs adéquats ou si nous devons en fabriquer et lancer un.

- Je suis curieuse de savoir pourquoi avoir équipé des satellites de générateurs de rayons X. L'espace en produit naturellement, non ?
- Il y a de nombreuses raisons à cela. Leur émergence a débuté dès l'évocation de missiles orbitaux très longue distance, afin de brouiller leur signal. On a aussi essayé ces appareils pour l'analyse des conteneurs envoyés vers la Lune et Mars, et d'autres expérimentations plus théoriques pour lesquelles je n'ai pas forcément eu connaissance »

La voiture s'arrête, nous descendons et sommes escortés à l'intérieur d'un immeuble Haussmannien, en plein cœur de Paris, à la devanture ne laissant rien suggérer de ce qu'il peut s'y passer à l'intérieur. On en peut faire plus discret, seule la présence d'un 4x4 blindé et d'agents de sécurité déteint dans le paysage urbain. La mode du blanc uni a du devenir une règle internationale en matière d'aménagement intérieur. Un ascenseur nous emmène dans un

sous-sol rempli de salles de réunion, et nous nous rendons dans l'une d'elles, après un détour impératif aux toilettes, où nous attendent des chercheurs et chercheuses en blouse blanche. Tout ceci fait cliché ! Comme à l'Etat-Major, l'on me fait les présentations, et de la même manière, j'oublie qui est qui et qui fait quoi dans la minute qui s'en suit. Nous nous asseyons et la parole m'est donnée, en m'informant que les microphones assurent les traductions. Je peux donc m'exprimer en allemand.

« Mesdames et messieurs, je suis ici car notre monde fait face à une problématique planétaire. Je pense que vous avez déjà été mis au courant de la situation, et j'interviens aujourd'hui comme consultante pour la mise en pace d'un projet d'émetteur de rayons X depuis l'espace en direction de la surface de la Terre. Je me doute que la plupart d'entre vous n'êtes pas experts en physique quantique, je vais donc vous exposer la finalité du besoin de manière simple : nous souhaitons altérer les particules constituant les atomes de la population humaine en les irradiant afin de les désynchroniser de toute autre particule avec lesquelles elles pourraient être en intrication. Mes collègues de l'Université de Dublin planchent actuellement sur les paramètres des rayons que nous devons obtenir pour trouver le meilleur

compromis entre altération des particules et non-altération de la santé des individus. Ainsi, ai-je besoin de savoir si nous disposons actuellement d'un satellite équipé d'un émetteur de rayons X, sur quelle orbite il se trouve (basse ou haute), quels sont ses réglages en terme de longueur d'onde et de puissance d'émission et sa durée d'utilisation en continu. J'ai également besoin de connaitre selon la distance du satellite, le ratio puissance émise/puissance mesurable au sol. »

Tous commencent à tapoter et cliquer sur leurs ordinateurs, les données défilent sur les écrans holographiques, des plans en 3D apparaissent un peu de partout. Sur le mur derrière moi comment à apparaitre des références de satellites avec leur caractéristiques techniques. Je demande s'il est possible de les transmettre toutes ces informations à O'Connelly et son équipe. Certains sont étonnés de mon niveau de connaissance dans ce domaine, je leur réponds que j'ai juste résumé les besoins de l'équipe spécialisée que j'avais préalablement mémorisés, et que s'ils ont désir d'en apprendre davantage sur l'aspect quantique, je leur répondrai avec grand plaisir.

Je profite, pendant que tout le monde s'affaire à lister les spécifications d'engins envoyés dans

l'espaces il y a presque un siècle, à monter en compétence sur les rayons X, et plus spécifiquement sur la manière dont la matière réagit à leur présence. La technique de production des rayons depuis le XIX° siècle est la résultante d'un changement de vitesse d'électrons circulant entre une anode et une cathode, et l'énergie déployée a des incidences sur les électrons des atomes, pouvant les exciter jusqu'à convertir lesdits atomes ions, à savoir des atomes ou molécules avec un défaut ou un excès d'électrons par rapport au nombre de protons. Sur un corps humain, cela peut entrainer des brulures sur tous les types de tissus ou organes, à cause de l'excitation des électrons qui génère une élévation de la température, et altérer la qualité des brins d'ADN, au point de provoquer des cancers si certains gênes sont atteints. Je comprends beaucoup mieux pourquoi il est nécessaire que le calibrage des émetteurs de rayons X soit au micropoil de postérieur ! J'apprends également que certains matériaux comme le plomb ne laissent pas traverser les rayons, et les personnes disposant de couronnes dentaires ou de plaques osseuses de vieilles générations pourraient ne pas être totalement immunisées contre un transfert interdimensionnel.

Mon téléphone sonne : « Allo ?

- *Hello, Miss*, c'est O'Connelly. Comment allez-vous ?
- Oh, Professeur ! Comme quelqu'un qui ne sait plus comment il s'appelle !
- Hahaha, je comprends parfaitement. Nous avons bien reçu les détails techniques des satellites encore actifs ou activables disposant d'un émetteur à rayons X. Je suis avec Collin, Paul et les autres laboratoires, notamment ceux de médecine, et nous affairons à trouver les plages de fréquences et d'énergie qui seraient idéales pour la désynchronisation quantique et le respect de la santé humaine.
- Parfait, Professeur. Ici aussi c'est le branle-bas-de-combat, je suis perdu au milieu de tout ça, mais je commence à avoir l'habitude d'être parachuté au milieu d'environnements inconnus. J'attends les données sur la dissipation des radiations selon la distance entre le satellite et la surface du globe, et selon les appareils que nous utiliserons, nous pourrons les paramétrer comme il se doit. Il faudra également des "cobayes" pour mesurer l'effet du rayon sur eux et s'assurer que leurs particules ne soient plus intricables.

- Nous nous y emploierons. Je vous laisse, entre la remise en marche du caisson et les calculs des rayons X, je n'ai pas une minute à moi. A bientôt, *Miss* ! » Et il raccroche.

Tout ceci a bien occupé l'après-midi, l'on m'invite à prendre congé de l'équipe et je suis escorté jusqu'à un appartement de fonction, modeste mais fonctionnel. Il n'y a pas de réfectoire, je devrai aller diner à l'extérieur, ou m'acheter de quoi cuisiner. Je pose enfin ma valise que je trimballe depuis ce matin ! Paris est réputée pour proposer une variété gastronomique planétaire, et j'avais entendu dans une conversation au détour de la machine à café de mon ancien travail, qu'un bon restaurant de cuisine étrangère est un restaurant où les personnes de même nationalité viennent manger ; s'il n'y a que des « français » qui y consomment, ce n'est pas la peine d'en franchir le seuil. Je regarde sur mon téléphone si je dispose d'un identifiant de transaction, sinon je n'ai aucun moyen de payer car je n'ai pas de carte bancaire, et j'en dispose bien d'un, avec quelques milliers de Sous dessus. J'apprends, par la même occasion, que la France a aussi abandonné l'Euro, sans pour autant revenir au Franc.

Je vais pour sortir de l'immeuble, un agent à l'entrée m'informe que j'aurai simplement besoin de présenter ma pièce d'identité au moment de revenir, et que l'accès est possible 24 heures sur 24. Je descends la rue, constate que seules les devantures des échoppes et enseignes créent une réelle différence entre les immeubles qui se ressemblent tous, regarde à travers les vitrines des restaurants et traiteurs pour confirmer la rumeur du lien entre la clientèle et la qualité de la cuisine, et c'est ainsi que j'entre dans un restaurant indien dont la majorité des clients a la peau cuivrée. La carte est en trois langues : en français, en anglais et en sanskrit, ce qui est aussi un point appréciable. Les serveurs parlent l'anglais, je me prends un poulet massala avec un riz au curry et un verre de nimbu pani, très rafraichissant. Le cadre est vraiment dépaysant, les senteurs épicées sont un régal sensoriel, le parler indien une vraie mélodie. J'avoue, ce n'est pas la meilleure manière de découvrir les spécialités locales comme le croque-monsieur ou les croissants, mais je sens que mon séjour va être assez long pour avoir le temps de me préoccuper des considérations gastronomiques.

XII – Ca ne serait pas mieux sans atmosphère ?

Ma première nuit en France n'a rien d'exceptionnel. Dormir dans une agence spatiale ne crée pas de rêves étoilés, c'est décevant. Encore une occasion de me plaindre ! Je prends ma douche, m'habille, et sors trouver un café pour prendre un petit-déjeuner local. Je croise une des personnes qui était à la réunion hier, qui me sale et m'indique que nous serons attendus d'ici une heure. Cela me laisse largement le temps, même si ce dernier est gris et maussade. Je me pose dans e premier café ouvert que je trouve, demande en anglais un croissant et un chocolat chaud, et le serveur me taquine en répondant en français. Heureusement que les deux langues ont des mots en commun. Une fois servi, je goute le croissant, me régale, le trempe dans le chocolat et me régale encore plus. Je paye une somme qui me semble conséquente, bien que je ne connaisse pas le montant du salaire minimum ici, et me rends à la salle de réunion.

« *Bonjour, madame*, » entends-je à mon arrivée. « *Bonjour*, » réponds-je dans un français

approximatif. Je continue en anglais : « Sur quels points avez-vous progressé ?

- Nous avons recensé tous les satellites fabriqués depuis 1960 et disposant d'un émetteur à rayons X. 27 satellites ont été envoyés, 12 sont encore actifs et 5 sont activables. Parmi eux, 3 sont en orbite géostationnaire à 36 000 km, et les autres sont en orbite basse, autour de 400 km d'altitude. Nous avons pu retrouver les fiches techniques de tous ces appareils. Une équipe est dédiée à la réactivation des satellites en dormance, et une autre à négocier avec les agences spatiales respectives de chacun d'eux, avec un fort espoir qu'ils collaboreront. A leur conclusion, nous saurons précisément de combien d'appareils nous pourrons disposer.
- Très bien, donc au moins 12 et au plus 17. Avez-vous pu obtenir les données techniques relatives à la perte énergétique entre l'émission des rayons et leur arrivée sur Terre ?
- Oui, à cause de l'atmosphère, nous avons une perte énorme. Pour vous donner un ordre d'idée, pour un rayonnement de 3000 électrons-Volts, 90% est absorbé par

l'air tous les 10 cm. Autant vous dire que pour les 600 km d'atmosphère, il faudra privilégier les orbites basses pour limiter les déperditions, donc le nombre de satellites disponibles descend entre 11 et 14. La puissance d'émission des satellites est comprise entre 100 000 et 500 000 eV. Nous sommes en train de simuler la puissance disponible en convergeant les rayons de tous les appareils sur un même point, en tenant compte qu'en orbite basse, les satellites se déplacent à environ 26 000 km/h. Un autre avantage est que le temps nécessaire à les positionner tous au même endroit est assez rapide, moins d'une demi-journée.

- Parfait. Je recouperai les données avec celles que me donneront l'Université. »

Je me pose à la même place qu'hier. J'avoue ne pas tout avoir compris de son explication, mais cela peut vouloir dire aussi que si la puissance cumulée de tous les satellites ne correspond pas au minimum défini par Dublin proportionnellement à la surface et au temps d'exposition, la solution est tout bonnement non viable. Je suis certes une consultante sur les aspects quantiques, je ne sais pas si j'ai autorité

annoncer à Mme La Présidente que c'est impossible de sauver l'humanité.

Je suis devant mon écran holographique, qui attend patiemment que je lui donne une directive, une intention ou saisisse une recherche. Rien ne bouge. Cela résume assez bien ce qu'il doit se passer dans mon esprit en ce moment. Je me sens grandement inutile, je ne sais pas pourquoi je suis ici, je n'apporte aucune plus-value à leurs recherches, qui sont littéralement à des années-lumière de mon domaine de compétences. Pourquoi ne pas avoir envoyé Elliott ou Paul ? Pourquoi moi ? Voulait-on se débarrasser de moi ? Suis-je devenu *persona non grata* en Irlande ? La France est-elle ma nouvelle terre d'asile ? Pour combien de temps ? Et si on découvre que l'on ne peut sauver personne, quel sera mon sort ? Je panique au fur et à mesure que ces questions traversent mon esprit, je transpire à grosses gouttes, me lève en titubant, sors de la salle de réunion et demande à une inconnue dans le couloir où se trouve la salle de repos, qui me l'indique poliment. Je m'y rends en manquant de tomber une douzaine de fois tant ma tête me donne l'impression de pouvoir équilibrer une balance face à une enclume, je m'affale sur la première chaise qui me tend les accoudoirs, et me mets à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Les

personnes présentes sont un peu interloquées, et font fi de ma présence pour ne pas perturber leur pause sacrée.

Après avoir pleuré de quoi remplir une piscine olympique, la sécheresse de mes cornées me force à m'arrêter de geindre dans mon coin. La salle de repos est désormais vide. Et en parallèle, j'ai le sentiment de ne manquer à personne. Je m'avance vers le distributeur : ô miracle de la technologie française, il propose de l'infusion de tilleul ! Ni une, ni deux, ni tous les autres chiffres de l'alphabet, je m'empresse d'appuyer sur le bouton, de sortir mon téléphone pour activer mon identifiant de transaction et… d'attendre la préparation de la boisson. Dans la frustration d'une telle situation, je ne me rends compte que maintenant que j'ai reçu un message. Il s'agit d'O'Connelly.

« *Miss, nous avons réalisé des mesures d'intrication sur des individus et effectué des tests d'irradiation. La désynchronisation est effective à 10 eV/cm² avec une exposition de 5 secondes.* »

Je réponds en demandant si des essais ont été effectués sur des périodes d'exposition plus courtes, ou des puissances plus élevées, afin de savoir si sa mesure est la plus optimisée. J'attends

sa réponse en prenant mon infusion et en retournant à la salle de réunion.

Je m'adresse à la personne qui m'a accueilli ce matin pour lui poser un grand nombre de questions, dont voici les réponses :

1- Il ne sait pas encore combien de satellites sont effectivement exploitables, certaines négociations étant toujours en cours ;

2- Chaque émetteur peut propager sur une surface minimale de 1 km², et maximale d'environ 10 km², en tenant compte que plus la surface est grande, plus la puissance par cm² sera faible ;

3- Il est possible de demander à un satellite, et donc à tous, de pointer une zone précise pendant 5 secondes, en sachant que cette méthode génèrera une zone non irradiée de 40 km entre chaque pointage de 5 secondes.

Avec ces renseignements, je lui annonce que la suite des événements dépendra de la capacité matérielle à obtenir une puissance de radiation cumulée de 10 millions d'eV au sol à maintenir pendant 5 secondes. Il me répond que la

puissance cumulée maximale de tous les appareils pourrait fournit la dizaine de millions d'eV hors dissipation dans l'atmosphère – qui nous enquiquine, décidemment – et que si le rapport puissance/surface est trop faible, il va demander à ses équipes techniques s'il est possible de réduire la surface d'irradiation des émetteurs à quelques mètres carrés pour se rapprocher des 100 eV/cm² après dissipation dans l'atmosphère sur une distance de 400 km, mais sans aucune garantie. La réflexion est très rapide :

« Laissez tomber… »

J'envoie un message à O'Connelly, et lui écris que la mission est un échec, que l'ensemble du réseau satellitaire est incapable d'effectuer ce que l'on attend de lui dans un ratio surface-temps suffisant, à savoir plus de 1m² tous les 40 km, et que je le laisse contacter son ministère pour qu'il en informe le Président.

Je m'assieds, bois mon infusion. Il n'aura pas fallu trois minutes pour que le téléphone se mette à sonner : « *Ar mhaithe liomsa*, Amanda ! Dites-moi que ce n'est pas vrai !

- *Hello*, euh… à qui ai-je l'honneur ?
- Comment cela, vous ne reconnaissez pas ma voix typique ?

- Oh ? Toutes mes excuses… Je suis confuse…
- Et moi je suis le Président d'Irlande. Je viens d'avoir mon ministère, qui a eu O'Connelly, qui a eu votre message. Nous ne pouvons clairement pas rester sur un échec pareil, le sort de l'humanité en dépend. J'appelle La Présidente française de suite, et je souhaite une proposition dans les prochaines 24 heures d'une solution alternative. »

S'il y a une chose que j'ai appris grâce à la Guinness, c'est que je préfère nettement boire la pression que la subir. Le téléphone se remet à sonner. « Margaret ? C'est La Présidente.

- Mme la Présidente. J'imagine que vous avez eu vent de mes conclusions.
- Oh que oui, vu que je reçois en temps réel une copie de tout ce qui transite par votre téléphone. Je n'ai juste pas pu répondre immédiatement. Je sais également ce que vous a demandé Martin, enfin M. le Président d'Irlande. Je vous fais parvenir une voiture qui vous emmènera directement à l'Elysée. Je réunis mon Etat-Major. »

Je ne suis pas sûr qu'il y ait beaucoup de monde qui peut se vanter sur son *curriculum* d'avoir été invité aux réunions d'Etat-Major de deux pays en deux semaines, et par la même occasion d'avoir changé autant de fois d'identité. Je suis quand même abasourdi d'apprendre que mon téléphone était surveillé depuis le début, même si logiquement je me trouve dans un contexte de Sécurité Internationale. Je frappe deux fois fort dans mes mains pour attirer l'attention des personnes présentes dans la salle.

« Mesdames et messieurs. Je viens d'avoir au téléphone les présidents d'Irlande et de France. La solution consistant à utiliser les satellites pour une irradiation de la surface du globe ne répondra pas aux besoins de nos gouvernements, et cela met un terme à ce projet. Je vous laisse voir avec vos supérieurs pour la gestion de vos recherches et de vos résultats. Je vous quitte, en vous remerciant pour tout et vous souhaitant une excellente continuation. »

Et je pars attendre qu'un agent m'invite à le suivre depuis la salle d'attente, avec une autre infusion de tilleul.

XIII – La fin du monde ressemble à Mars ?

La révolution techno-gastronomique du distributeur d'infusion de tilleul est à améliorer, l'on sent que ça ne goûte pas naturel. Cela ne m'empêche pas d'user des bienfaits relaxants du parfum qui sort du gobelet en carton. Comme prévu, un agent est venu me chercher pour que nous nous rendions à l'Elysée, dans un véhicule identique à celui qui m'a conduit ici. Sans aucune pointe d'originalité, hormis celle que l'Elysée se situe en plein centre-ville, nous nous rendons dans un sous-sol pour la réunion de crise, avec des chefs militaires, quelques éminences scientifiques et politiques, et une secrétaire. Banal. J'ai maintenant pris l'habitude de me retrouver face à des huiles et des grands pontes. Merci, O'Connelly, de m'avoir appris comment me positionner face à eux.

« Bien. Margaret, pouvez-vous nous faire un résumé de pourquoi l'intervention par satellite est vouée à l'échec, je vous prie.

- Sans problème. La théorie avancée par l'équipe universitaire de Dublin était qu'il

était possible de sauver la population d'un échange vers une terre parallèle en l'irradiant aux rayons X, sous des conditions de puissance et de temps précises. Les essais en laboratoire confirment l'hypothèse, mais les moyens à disposition par satellites en orbite basse n'amènent pas aux conditions nécessaires à la réussite du projet. Pour se faire, il aurait fallu soit une centaine de satellites supplémentaires, soit, et ceci n'est pas une blague, de retirer l'air de la surface du globe pour empêcher la déperdition énergétique.

- Autant le premier point ne serait qu'une question de temps, autant le second est totalement inenvisageable. De quelles alternatives disposons-nous ? » demande le chef des armées.
- Les appareils émettant des rayons X sont devenus très rares, les aéroports et les hôpitaux ayant opté depuis belle lurette pour des appareils d'imagerie par résonnance magnétique, plus fiables et moins délétères pour la santé. Et j'ignore s'il existe sur terre des personnes disposant des connaissances pour fabriquer de nouveaux émetteurs. A

supposer que nous soyons en mesure de remettre en marche ceux qui existent encore, cela prendrait des années pour irradier la population. » indique le ministre de la santé.

- N'y aurait-il pas un moyen d'amener ces émetteurs au cœur de la population ? De les rendre transportables ? » suggère le ministre de l'armement.
- Le souci majeur du rayonnement X, c'est qu'il perd énormément de sa puissance au contact de l'air. De ce fait, un point d'émission central pour toute une ville sera rapidement inefficace sur la périphérie et totalement mortel à sa proximité.
- Je repense à la portabilité. Si nous équipions des androïdes policiers ou militaires d'un émetteur, tout en les protégeant avec une combinaison filtrant les radiations, nous pourrions prétexter un contrôle d'identité pour les inciter à aller près des personnes le temps nécessaire aux rayons de faire leur effet ? » propose le ministre de la recherche et de l'industrie.
- Dans l'absolu, je répondrai que ce serait une excellente méthode, seuls les experts

dans le domaine des rayonnements électromagnétiques peuvent répondre à la faisabilité technique. L'autre point serait de privilégier la région de Kiel, là où les échanges sont les plus actifs, mais je ne sais pas si des cas similaires ont été recensés ailleurs dans le monde.

- Il y en a forcément, peut-être encore en trop faible quantité pour avoir communiqué dessus. Si les individus ne sont pas postés au même endroit entre deux mondes, l'un peut procéder à l'échange à Kiel et l'autre peut se trouver sur la Lune… » précise Viviane. « La solution des androïdes équipés me plaît bien. Je veux une étude de faisabilité au plus tard à minuit. Toute autre suggestion devra m'être adressée directement. Vous pouvez disposer. Margaret, restez avec moi. » Dans l'absolu, je n'ai nulle part où aller.

Tout le monde sort de la salle, l'inquiétude de Viviane se lit sur tout son corps. « Je pense que Martin vous l'a déjà demandé, mais selon vous, y avait-il un moyen d'empêcher tout ce *merdier* ?

- Dans l'infinité de mondes qui existent, il y en aurait forcément eu un qui aurait mis

au point le caisson de transfert, même par une voie totalement détournée. Sur le plan de la pure statistique, la probabilité nulle n'existe pas. Cela étant, nous n'avons juste pas de chance que notre monde soit fortement sollicité pour des échanges, et il est certain que nous ne soyons pas le seul à vivre ce calvaire et à chercher comment nous isoler du phénomène. »

Un silence s'installe. Viviane se lève, s'avance vers moi, et m'enlace de toutes ses forces en pleurant. « J'ai peur… Vous ne pouvez pas imaginer comme j'ai peur, Margaret… Je ne peux pas montrer mon angoisse face aux dirigeants de mon pays, mais avec vous, rien ne m'en empêche. » J'accueille les larmes et les faiblesses d'une simple femme dont le poids sur les épaules fait passer Atlas pour un coolie hémiplégique. A ce moment précis, j'ai le sentiment de me sentir vraiment utile.

Il est grand temps d'aller déjeuner ; Viviane m'invite à goûter la cuisine de l'Elysée. Nous nous installons dans un salon privatif, où elle nous fait livrer champagne et « *amuse-bouche* ». Nous trinquons, sans trop savoir à quoi, tant la liste de

nos espoirs est longue. Les amuse-bouche sont d'une finesse gustative, le champagne doux comme de la soie, je me sens privilégié. Et si je parlais le français, je suis certain que Viviane et moi nous tutoierions. Nous échangeons sur des banalités, cela me rappelle ma rencontre avec Miranda. J'espère, à ce propos, qu'elle va bien, tout comme Andrew, Leigh et Bob. Un tsunami de nostalgie me submerge, et me fait également pleurer. Je découvre par la même occasion la tristesse provoquée par la perte de personnes chères, et faire le deuil de personnes vivantes est plus douloureux que celui de personnes décédées.

Le repas se continue sans commentaires, le raffinement de la gastronomie française n'est pas usurpé. Je sais que Viviane a reçu maints messages pendant que nous discutions et déjeunions via son implant auriculaire qui clignote lorsqu'il communique, mais n'a jamais daigné interrompre nos conversations. Peut-être n'était-ce pas si important, ou qu'elle arrive à déléguer à d'autres personnes via les détecteurs d'intention. A peine entamons-nous le dessert qu'elle pose sa main sur son oreille, se lève brusquement et quitte la pièce à la hâte : « Finissez, Margaret, je reviens vite. » Ainsi me retrouvé-je seul dans une salle de l'Elysée de Paris à déguster une « *tarte tatin* » accompagnée d'une crème absolument

renversante. Ou renversée, je n'ai pas très bien compris le serveur…

Quelques minutes viennent de s'écouler, qui ressemblaient à des heures. La part de tarte de Viviane refroidit, j'hésite à la manger pour ne pas la gâcher. Une infusion de tilleul pour clore cette agape élyséenne serait la bienvenue, mais je ne sais pas comment mander le service de table. Peut-être disposent-ils d'un détecteur d'intention, et que quelqu'un va arriver d'ici quelques secondes ? Patientons. Il est vrai que je n'ai pas une oreillette sophistiquée comme Viviane, et que le service est exclusivement constitué d'humains. Je me lève et me dirige vers la porte d'où arrivait les serveurs. Je l'ouvre, et ne vois personne. Cela devient anxiogène. Je ne connais pas le lieu et pourrai me perdre, au point qu'un service de sécurité pourrait se demander ce que je fiche ici et créer plus de problèmes qu'ils n'ont à en régler. Je retourne m'asseoir à ma table ; mon téléphone sonne : « Margaret, c'est Viviane. Je vous envoie quelqu'un me rejoindre, la situation a empiré. Je vous expliquerai. » Et elle raccroche. Je sais que je n'aurai matériellement pas le temps de déguster sa part de tarte.

Comment la situation pourrait-elle être pire que ce qu'elle n'est déjà ? Soit l'on a une hausse

des cas de transferts dans plusieurs pays, soit l'on a des personnalités influentes directement atteintes, soit un psychotique névrosé a trouvé comment transférer d'autres choses que des humains, soit je n'ai pas assez d'imagination pour deviner ce qui pourrait être pire que tout ça. Toujours est-il que le meilleur repas de ma vie ne se soldera pas par une infusion de tilleul préparée par le service de l'Elysée, et que cela suffirait, dans mon échelle de valeurs, à déclarer l'état d'urgence !

Encore une fois, un agent, peut-être le même que ce matin mais ils se ressemblent tous, est venu me kidnapper de mon plein gré pour rejoindre le parking souterrain, monter dans une limousine et m'emmener je ne sais où. La routine, quoi. Je me pose quand même la question, il n'a pas fallu 15 minutes entre le départ de Viviane et son appel, je ne sais pas quel parcours elle a pu établir dans ce laps de temps au point de me faire déplacer en voiture. Mais peut-être que ma conjecture est erronée, et qu'elle n'était pas encore arrivée à destination quand elle m'appela.

Nous roulons près d'une heure. L'on me fait descendre face à un bâtiment imposant et en état de délabrement avancé, perdu en pleine nature. Mon tailleur contraste avec le cadre. Je suis les

agents, et entre en faisant attention au sol jonché de débris et d'éclats de verre, et me remercie intérieurement de ne pas porter des talons hauts. L'électricité est effective, certains néons tentant désespérément de s'allumer. Nous nous arrêtons dans une salle disposant d'une immense machine isolée par une cloison de verre épaisse. Je retrouve Viviane, et quelques scientifiques. « Ah, Margaret. Merci d'être arrivée aussi vite. » Soit dit en passant, avais-je le choix ? « Je vous invite à vous poster sur la base en face de la vitre, s'il vous plaît, sans bouger. Je vous dirai quand ce sera terminé. »

Je comprends cette partie de l'histoire : il doit s'agir d'un des derniers scanners à rayons X encore utilisables dans la région parisienne, et elle souhaite désynchroniser un maximum de personnes en attendant la solution des techniciens. Mais pourquoi tant d'empressements ?

« Voilà, nous avons pu remettre rapidement en état cet émetteur médical à rayons X pour nous protéger des transferts et échanges, avec les paramètres du professeur O'Connelly. J'ai fait venir les chefs d'Etat et les diplomates de toute l'Europe s'ils n'ont pas de scanner à disposition dans leur propre pays. Comme je vous l'ai dit, la

situation a empiré. Suivez-moi, je vais vous expliquer. »

Nous sortons de la salle, et tentons de rejoindre un ancien réfectoire. Des agents de sécurité nous attendent, ayant préparé un café avec du matériel ramené de l'Elysée. Que cette femme est prévoyante !

« Margaret, ce que nous craignions était infiniment moindre que ce qu'il se passe en ce moment-même. » Elle avale une gorgée de café, son visage exprime autant la torpeur que le mauvais goût du breuvage. « Alors que nous discutons vous et moi tranquillement dans un hôpital abandonné en buvant le pire café de l'Elysée, depuis environ deux heures dans la région de Kiel en Allemagne, là où tout a commencé, un "monde" a eu la bonne idée d'utiliser la machine directement sur le sol. La raison de cette utilisation nous échappe, bien évidemment. Là où l'on pourrait s'attendre à des transferts sur des arbres ou des bâtiments, cela creuse un trou. Oui, la matière n'est ni permutée ni intervertie : elle disparaît, probablement aspirée dans cet autre monde. Maintenant, je vous laisse imaginer les conséquences d'un cratère qui se creuse sans fin tout en s'élargissant, le tout à proximité de la mer.

- Vous voulez dire, que cela pourrait engloutir les océans ? » Viviane feint de garder son calme en buvant une nouvelle gorgée de café.
- Parmi la myriade de scénarii sur les conséquences du réchauffement climatique et des activités humaines, la disparition des mers et océans n'a jamais été envisagée. Pourtant, nous sommes maintenant à deux doigts de l'expérimenter. Je ne suis pas une scientifique, et je n'ai pas besoin d'en être une pour imaginer les conséquences désastreuses d'une telle situation.
- Et la population locale ?
- Elle a déjà commencé à être évacuée, sur un rayon de 20 kilomètres. C'est hélas notre seul pouvoir. Nous sommes actuellement incapables d'estimer la vitesse d'agrandissement du trou, qui ne semble pas régulière, mais n'a aucune intention ni de s'arrêter ni de se renflouer. Il mesure presque 200 mètres de diamètres pour la moitié de profondeur, et est encore à 10 kilomètres de la mer ; ce n'est qu'une question de temps avant qu'il l'atteigne. »

Nous jetons chacun notre regard dans notre tasse, espérant y voir une lueur d'espoir dans la noirceur du contenu. Je me dis qu'à l'heure actuelle, un cinglé des bacs à sable s'amuse à transformer notre Terre en planète Mars. Nos chances de survie sont indubitablement nulles, même si les probabilités ne sont pas de cet avis.

« Viviane, a-t-on les connaissances nécessaires pour vivre de manière autonome sur Mars ?

- Autonome est un bien grand mot, la ressource en eau restant le nœud gordien. Pourquoi cette question ? Craignez-vous que notre monde ne devienne comme la planète rouge ?
- S'il est vrai que Mars eût abrité des océans, c'est ce à quoi notre monde pourra ressembler privé des siens. Si vous avez la possibilité de demander à des scientifiques de simuler la Terre en baissant graduellement le niveau des océans, en tenant compte qu'une partie sera probablement évaporée par la chaleur du magma sous le manteau terrestre et donc convertie en nuages et en eau douce, cela pourrait nous aider à anticiper au mieux la pire fin du monde qui soit.
- Je le fais tout de suite. » Et elle commence à lancer plusieurs appels en parallèle.

Je continue à noyer mon regard vide dans le café noir, sous le clignotement des tubes néons dont c'est le chant du cygne. Oui, tout ceci est définitivement bien pire que ce que nous avions pu prédire depuis un siècle. Je me mets à pleurer.

XIV – La fin du monde est dans 9 jours ?

La présente scène est risible : une pauvre fille qui pleure devant son café, assise au milieu des décombres d'un hôpital à l'abandon, entourée d'agents stoïques, pendant qu'une chef d'Etat s'excite au téléphone pour tenter de savoir à quelle sauce on sera tous mangés. Si je n'étais pas au centre du tableau, je ne me serais jamais arrêté devant dans une galerie d'art « *comptant pour rien* ».

Je me souviens des slogans écologistes qui imposaient que nous sauvions la planète, sous prétexte d'une métonymie avec la vie dessus. S'ils étaient encore vivants aujourd'hui, leur message serait à prendre littéralement au premier degré. Tiens, je viens d'imaginer une phrase amusante : « *Le problème du réchauffement climatique est à prendre au premier degré, car au second il sera trop tard.* » Si jamais j'écris un livre, je la ressortirai. Cela me fait sourire entre deux larmes.

J'entends des voitures arriver, il doit s'agir d'éminences diplomatiques internationales venus faire un scanner intégral, si tant est qu'ils n'aient pas déjà été permutés. Je suppose qu'ils ont déjà

connu meilleur accueil de la part d'un gouvernement, je pense qu'au vu des circonstances ils n'en tiendront pas rigueur.

L'écran holographique de Viviane fait défiler à toute vitesse des cartes, des données, des graphiques, des visages d'appels en visioconférence. J'espère qu'elle n'est pas épileptique. De ce que je peux voir depuis ma position, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de couleur verte dans les représentations. Parmi les visages, je reconnais certains qui étaient à la réunion d'Etat-Major. « Bien. Margaret, nous retournons à l'Elysée, nouvelle réunion de crise. » Et nous quittons les lieux, laissant les hauts dignitaires, que nous saluons au passage, aux mains des scientifiques et des agents de sécurité.

Nous retrouvons ainsi les chefs des différents secteurs de l'armement et de la science au même endroit que la dernière fois. L'écran derrière Viviane fait apparaître le visage d'un grand nombre de gouverneurs et chefs d'Etat en duplex. Je reconnais d'ailleurs Martin, le président d'Irlande.

« Mesdames et messieurs, vous êtes tous au courant de ce qu'il se passe à Kiel en Allemagne depuis maintenant quatre heures. Le trou, qui

forme un hémisphère quasiment parfait, continue de grandir et a atteint le diamètre de 350 mètres. Sous les recommandations de Margaret ici présente, nous tentons de simuler les conséquences de l'agrandissement du trou si celui-ci venait à atteindre la mer et le magma du manteau terrestre. Avez-vous des premières estimations à nous présenter, messieurs ?

- Oui, Mme la Présidente. Nous avons créé ici une animation tridimensionnelle d'un trou d'un diamètre capable d'atteindre la mer, soit 20 kilomètres de diamètre, donc de 10 kilomètres de profondeur. » L'animation apparait sur un écran holographique au centre de la pièce. « Nous avons tenu compte de l'absorption de la mer par la cavité, du réchauffement potentiel par le magma en fusion, de l'évaporation de la mer au contact du magma, des changements possibles des courants marins et aériens. Ce que nous voyons ici est la prévision la plus "optimiste", à savoir une régulation de la hausse des températures par un accroissement de la quantité d'eau douce liée à l'évaporation. Une augmentation significative des pluies, ouragans et tornades est inévitable, et une grande

partie de la météo mondiale ressemblera sur plusieurs années à une mousson tropicale. Je passe sous silence les impacts sur la faune, la flore, l'agriculture et les constructions humaines inadaptées à ces changements brusques.

- J'en prends note. Et pour la prévision la plus pessimiste ?
- Certains ont imaginé que l'océan ne s'évaporerait quasiment pas, s'infiltrant dans la roche magmatique refroidie. Dans ce cas, la baisse de l'humidité ambiante et de l'absorption du dioxyde de carbone par le plancher océanique contribueront à un réchauffement global qui pourrait se compter en degré par an, voire davantage. Les plaques tectoniques se fissureraient, entraînant de surcroît une hausse des activités volcanique et sismique. Je tiens à préciser que toutes ces prévisions ont été réalisées avec un trou de dimension fixe, les conséquences sont à amplifier exponentiellement à l'agrandissement de celui-ci. De plus, Mme la Présidente, cela est de loin le scénario le plus pessimiste, car une donnée cruciale a été occultée dans le postulat de base.
- Laquelle ?

- Il n'a pas été pris en compte le déplacement du centre de gravité et la perte de masse de la planète, qui auront un impact non seulement sur sa rotation mais aussi sur sa révolution autour du soleil, si l'on a la preuve que la matière retirée n'a pas été déplacée ailleurs sur Terre.
- Vous voulez dire ?
- Qu'en s'allégeant, ou en modifiant sa vitesse, la Terre quitterait son orbite pour errer dans l'espace, en attendant sa disparition totale. Mme La Présidente, mesdames et messieurs les ministres et chefs d'armées, nous sommes face à la vraie fin du monde, et notre planche de salut réside dans la solution qui empêchera ce trou d'atteindre la mer, si le phénomène ne s'arrête pas de lui-même. »

Ainsi se met en place le silence le plus pesant auquel j'ai assisté. Le front de toutes les personnes présentes est recouvert d'une transpiration acre et malodorante que l'air conditionné n'arrive pas à amoindrir. Des larmes comment à poindre sur les paupières inférieures de bon nombre d'entre nous, et personne n'a l'intention de se retenir d'exprimer son désespoir. Même la vision la plus

optimiste de la catastrophe comptabilisera des dizaines de millions de décès à très court terme, sans parler des carences alimentaires et des maladies qui découleront. Je n'arrive même pas à penser que le trou est en lieu et place du *Zentrum* de Lin, et que ses acolytes et elle ont dû périr dans ce marasme.

Viviane reprend la parole, en essuyant ses larmes : « Je souhaite un suivi à la minute près de l'évolution du trou, et que l'on découvre un schéma de progression. S'il a grossi de 350 mètres en quatre heures, on a au maximum 9 jours avant qu'il n'atteigne la Mer Baltique. Pour le moment, aucune agglomération n'est atteinte, et l'évacuation poursuit son cours. Je veux un rapport tous ls quarts d'heure. Si l'un d'entre vous a la moindre idée pour limiter voire stopper la progression du trou, sachant que l'on ne peut compter sur la puissance des rayons X des satellites, qu'il se manifeste.

- Mme La Présidente, nous sommes bien d'accord que nous sommes face à une situation dont l'extrême n'est plus à démontrer. Est-il possible de demander aux scientifiques de simuler l'explosion d'une bombe atomique dans le cratère afin d'irradier suffisamment le sol pour

interrompre le transfert ? » demande le chef des armées.

- Absolument. Je demande le vote de cette proposition aux présidents et gouverneurs ici présents, le choix se fera à la majorité absolue. Je rappelle que toutes les catastrophes et conflits que nous avons connu jusqu'à présent seront des chamailleries de cour de maternelle face à ce qui nous attend. Nous sommes 58 chefs, soit un nombre pair : en cas d'égalité, je demanderai à Margaret ici présent, qui est notre témoin vivant et lanceur d'alerte, de trancher. Dès qu'un résultat atteint les 30 voix, soit la moitié d'entre nous plus une voix, le vote s'arrête. »

Merci pour la pression, Viviane ! Tout le monde se concerte en interne, les premiers votes commencent à apparaître sur l'écran holographique. Les deux arguments du pour et du contre sont autant valables l'un que l'autre, et ceux qui répondent défavorablement ne sont pas à blâmer. Après, il y aura toujours des contestataires et des extrémistes, dont la seule satisfaction est de ne rien faire comme tout le monde, juste pour flatter leur égo démesuré, et

pour qui la fin du monde ne remettra jamais en question leur quête de postérité.

« Top ! Les 30 voix ont été atteintes pour valider la simulation. Que ceux qui disposent de centre de recherches atomiques transmettent les résultats aux gouvernements allemand et danois, qui sont directement impactés. Soyez également prêts à céder une partie de votre armement selon les besoins. »

C'est peut-être la première fois qu'une coalition internationale de cette envergure a lieu sur Terre. En tous cas, pour le moment, je n'ai pas à jouer le poids qui fait pencher la balance et me mettrait la moitié des Etats présents à dos. J'ai déjà l'Allemagne qui a des griefs contre moi, et ça me suffit largement. L'écran central est désormais consacré à la surveillance de l'évolution du trou, avec une image satellitaire en temps réel et des graphiques sur la vitesse d'agrandissement.

Attendre est déjà angoissant en soi, mais attendre en regardant la planète s'effondrer en direct sans aucun pouvoir pour l'arrêter dépasse l'entendement. Je demande à Viviane si je peux aller me rafraîchir aux toilettes, elle m'indique le chemin en précisant qu'elle ne tardera pas à m'y rejoindre. Je me passe la tête entièrement sous le

robinet, et tant pis pour ma coiffure ! A travers les portes ouvertes, j'entends l'agitation dans la salle de l'Etat-Major ; je me rassure en me disant que leur émoi n'est pas pour s'envoyer des bombes à la figure mais pour les envoyer dans le trou pour arrêter sa progression.

Viviane me rejoint, se pose à côté de moi sans me regarder. « Désolée, Margaret, de vous faire porter le rôle de celle qui doit trancher les indécisions de nos dirigeants. Il fallait que je place une personne neutre bien que directement impliquée dans ce qui nous arrive pour éveiller un tantinet leur conscience. Je remercie le Ciel que nous n'ayez pas eu à devoir trancher cette fois-ci, et continuerai de prier pour qu'il en reste ainsi. » Elle se lave les mains et le visage, me regarde enfin et rit en voyant ma tête totalement mouillée. Nous rions ensemble, relâchant ainsi une partie des tensions qui nous maintiennent debout depuis plusieurs jours. Elle me prend par le bras, empoigne une serviette pour que je me sèche les cheveux et m'entraine dans un petit salon très similaire à celui de l'Etat-Major d'Irlande. Manque de chance, il n'y a pas de distributeur automatique d'infusion de tilleul industrielle. Mais les mignardises sont excellentes aussi.

L'après-midi est déjà bien entamée, nous buvons un succulent thé vert que Viviane fait venir spécialement de Chine pour ses homologues du même pays. Certains diplomates ont le palais fragile, et la paix peut parfois ne tenir qu'à un cheveu. L'oreillette de Viviane n'arrête pas de clignoter, mais rien qui ne semble l'interrompre dans sa dégustation.

Nous retournons dans la salle de réunion. Le trou dépasse les 400 mètres de diamètre. Aucune information sur des formations rocheuses ou terrestres ailleurs dans le monde ne semble avoir été reportée, confirmant la perte de masse de la Terre. Les graphiques d'évolution de l'agrandissement ne laissent pour le moment présager aucun schéma mathématique que je connaisse, mais n'oublions pas que ce n'est pas mon domaine d'expertise, hormis la théorie des nœuds. Aucun centre de recherche n'a transmis de simulation pour irradier le lieu. Un chiffre dans un coin de l'écran holographique indiqué la masse de la matière ayant disparu, avec un pourcentage du seuil avant que l'allègement ne dévie notre planète de son orbite. Je me dis, dans l'autre sens, que si la planète qui absorbe notre matière s'alourdit, elle subira une sortie orbitale qui la fera foncer droit vers son soleil…

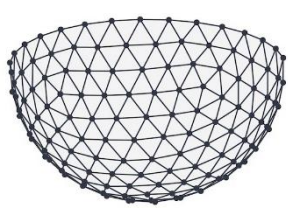
« Nous avons une proposition ! » clame le président du Danemark ; l'écran holographique change d'affichage : « Les États-Unis proposent un largage en hélicoptère de bombes dessinées spécifiquement pour irradier dans une seule direction au-dessus du trou, séparées de 200 mètres chacune.

- Sous quel délai sont-ils en mesure d'opérer ?
- Selon eux, sous 72 heures.
- Parfait. Que les scientifiques estiment la dimension maximale du trou à cette date afin que les USA définissent le nombre de bombes et la logistique nécessaire. Il vaut mieux en prévoir trop que pas assez. Ne nous arrêtons pas sur cette seule proposition : tout suggestion pouvant être réalisée sur un laps de temps plus court est toujours la bienvenue. »

Et dans un soupir à peine étouffé, Viviane lance une prière teintée de patriotisme : « Et que notre Univers nous vienne en aide. »

XV – La fin du monde aura-t-elle lieu dans les bras de celle que j'aime ?

J'ai vraiment l'impression de vivre l'acmé d'un blockbuster hollywoodien, et si je faisais abstraction de la réalité à cet instant en me convaincant que tout ceci n'est qu'un film, j'aurais envie de prendre un paquet de pop-corn et attendre la victoire scénarisée et ultra-paternaliste du pays de l'Oncle Sam. Je me vois assez mal demander à la Présidente s'il est possible de grignoter du maïs soufflé caramélisé en attendant l'intervention des Américains, même si, dans l'absolu, et tant qu'il n'y a pas un nouveau vote impliquant les dirigeants, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire.



L'approche est ambitieuse : les Etats-Unis souhaitent irradier de manière localisée et maillée tout l'intérieur du trou, en développant, de ce que j'ai pu comprendre, des « bombes » qui fonctionneraient comme des réacteurs d'avion de

chasse ou de fusée, avec un champ d'action très réduit en largeur mais très grand en direction du sol, espérant irradier sur des centaines de mètres le sol et arrêter sa disparition. Nous tous ignorons les conséquences sur le manteau terrestre, car il faut s'imaginer la puissance d'un champignon atomique condensé dans un couloir de moins de 2 mètres de diamètre. Je ne sais pas si évacuer la population sur un rayon de seulement 20 kilomètres, comme c'est actuellement le cas, est suffisant, je suggère à Viviane d'étendre la zone d'évacuation ; elle me répond que c'est déjà acté sur 50 kilomètres.

La soirée commence à venir, des plateaux-repas nous sont livrés directement dans la salle d'Etat-Major, ainsi que des matelas gonflables et des couvertures installés au bord des murs. Les chiffres dansent, les messages fusent, les graphiques bougent dans tous les sens ; l'on peut même voir en direct la fabrication des mini-bombes dans les usines du New Jersey. Heureusement que les films ne durent pas 72 heures, non seulement on se lasserait assez vite mais on prendrait une quinzaine de kilos avec tout le pop-corn ingurgité ! Mon sentiment d'inutilité refait surface, la patate chaude jongle entre tous les camps sauf le mien, et je croise les doigts de pied pour qu'aucun vote ne résulte sur un 50/50.

J'aimerais en discuter avec Viviane, mais elle est déjà sur un millier de fronts à la fois tout en affrontant ses peurs les plus ancrées. Je l'admire.

Je m'approche du scientifique qui a fait le compte-rendu plus tôt, avec mon plateau-repas, pour lui faire part d'une réflexion : rien ne dit que, même si le sol est irradié sur des kilomètres, le phénomène ne continuera pas sur les zones éloignées non irradiées à terme, et hormis un répit uniquement en apparence, peut-être faudra-t-il envisager l'irradiation de toute la planète.

« Margaret, je vous avoue que mon plus grand souhait serait que ce phénomène s'interrompe de lui-même, mais nous ne savons pas ce qui l'a déclenché et encore moins de quelles ressources énergétiques il dispose, donc si et quand il s'arrêtera. Dans le cas le plus pessimiste d'un monde sachant convertir l'intégralité d'un atome en énergie par fusion avec son pendant négatif, que l'on appelle antiatome, plus il absorbera de notre matière, plus il aura de potentiel énergétique, et le phénomène ne s'arrêtera qu'à la disparition complète de notre monde. Votre remarque est pertinente, nous ne voyons en l'intervention américaine qu'un essai suffisamment convaincant pour envisager une solution à plus grande échelle. C'est aussi

pourquoi nous surveillons avec minutie l'évolution de la cavité, son expansion et sa forme. Certains d'entre nous espèrent que le transfert de magma détruira la machine distante et que tout s'interrompe. D'autres pensent que la machine est en roue libre et que le monde dont elle dépend n'existe plus. Nous ne vivons que d'hypothèses, limitées autant par nos connaissances que par nos méconnaissances. Et comme à l'habitude des politiques, nous parons au plus pressé et faisons fi des conséquences sur le long terme. Mais bon, la situation est différente, car nous sommes consensuellement convaincus que ne rien faire annihilera indubitablement la planète. Les prévisions statistiques actuelles dénotent un risque de "*fin du monde*" de 100%. Nos choix ne sont plus cornéliens ou politiques, mais désespérés. »

Et il rajoute avec un sourire, en posant la main sur mon épaule : « Que cela ne vous coupe pas l'appétit, nous avons encore le temps ! »

Mon esprit s'embrouille de questionnements autour du sens de la vie. Pourquoi suis-je ici ? À quoi ça rime, tout ça ? Je me lève chaque matin, je parle, je respire, je vis, mais pourquoi ? Accepter toute cette *Scheisse* sans poser de questions, est-ce vraiment ça, la sagesse ? J'envie parfois ceux qui trouvent leur réponse dans la foi, dans l'amour, ou

dans une cause plus grande. Mais moi, où suis-je censé chercher ? Dans les livres, dans les yeux des autres, dans le silence de la nuit quand tout le monde dort ou dans les égouts fumants de New York ? Est-ce que le sens de la vie est caché quelque part, ou est-il possible que ce soit nous qui le créions, jour après jour, par nos choix et nos actes ? Et si la vie était simplement une succession d'instants, sans fil rouge, sans explication ? Cela devrait-il me rendre triste ou, au contraire, m'apporter une forme de liberté ?

Et est-ce vraiment ça, la fin ? Tout doit-il nécessairement disparaître, tout ce que l'on a bâti, aimé, cru éternel ? À quoi bon avoir rêvé, espéré, souffert, si tout se termine dans le néant ? Est-ce que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent avait un sens, ou est-ce que c'était simplement une illusion, un rideau de fumée pour cacher l'inéluctable ? La fin du monde… Quatre simples mots qui ont rempli tant de livres et questionné tant de philosophes et auteurs. Cette fin du monde, je la sens. Elle est réelle, palpable, inévitable. Et devant cette certitude, je me demande : est-ce que j'ai vécu comme j'aurais dû ? Est-ce que j'ai aimé assez, risqué assez, ou ai-je été trop concentré sur des détails qui n'ont plus aucune importance maintenant ? Moi qui ne connaissais qu'une vie d'une platitude ennuyeuse et d'un entrain

déprimant, et qui aujourd'hui peut se vanter d'être au centre d'une des plus importantes opérations internationales que notre humanité ait connues, que transmettrai-je ? Qui témoignera de la trace que j'aurai laissé ?

Peut-être est-ce la seule chose qui compte vraiment : ce que je fais maintenant, dans ces derniers moments. Le sens de la vie, s'il existe, ne réside-t-il pas dans la manière dont on affronte la fin ? Peut-être que c'est là qu'on trouve enfin des réponses : face à l'anéantissement, quand chaque seconde devient précieuse, quand chaque geste, chaque mot, peut être le dernier.

Et si tout doit s'éteindre, est-ce que je peux encore espérer quelque chose ? Non pas une vie après, mais une forme d'accomplissement. Un dernier acte de rébellion contre l'absurde, un moment où je choisis de rester humain, malgré tout. Ou peut-être que le sens n'a jamais été dans les grandes réponses, mais simplement dans l'acte de vivre, même au bord du précipice.

Je me lève d'un bond, les larmes aux yeux, manquant de renverser le plateau. Je marche d'un pas décidé vers Viviane et lui demande de m'accompagner dans la salle d'attente.

« Viviane. Toute cette situation me fait prendre conscience de ce qui est réellement important à mes yeux. Et si la fin du monde est vraiment ce qui nous attend, je souhaite passer mes derniers jours auprès de la personne que j'aime. Si je ne sers, dans cette assemblée, que de poids pour faire pencher les balances, je peux aisément le faire de n'importe où, en convenez-vous ?

- Margaret, » en me serrant fort dans ses bras. « Je ne peux que soutenir votre décision. Où et auprès de qui souhaitez-vous vous rendre ?
- Elle s'appelle Miranda Porquevas, elle est ambassadrice du Chili à Dublin. Tout du moins, elle l'était, quand je suis parti sans trop pouvoir lui dire aurevoir.
- Je vais contacter de ce pas l'ambassade pour obtenir ses coordonnées. Vous l'appelerez, et si elle désire sincèrement vous retrouver, je ferai préparer un vol spécialement pour vous. »

Elle quitte la petite pièce, je reste là et me prépare un café. Je regarde mon téléphone, dans l'attente d'un message ou d'une notification. Rien pour le moment. Je bois le café. Pas de message. Je prends une mignardise. Pas de notification. Je

commence à m'inquiéter. Certes, il est certainement un peu tard, mais les réseaux politiques et diplomatiques ne dépendent pas d'horaires d'ouverture au public. Je me lève pour aller voir Viviane, à peine saisis-je la poignée de la porte qu'elle s'ouvre, manquant de me faire tomber. C'est Viviane. Elle me prend par les mains, et m'invite à m'asseoir avec elle.

« Margaret, ce que j'ai à vous dire se devait d'être dit en face. » Mes raisons de m'inquiéter passent au stade supérieur. « Je viens d'avoir l'ambassade du Chili à Dublin. Ils ne connaissent aucune Miranda Porquevas. J'ai étendu la demande à tous les ressortissants chiliens résidant en Irlande : même résultat. Je suppose que vous êtes sûre du nom de la personne, auquel cas je suis sincèrement désolée si elle vous a menti sur son identité… »

…

Aux yeux de Viviane, je dois ressembler à la statue d'une femme noire en état de choc. Je suis figé, aucun mot ni aucune larme n'a la force de sortir ; j'ai le sentiment de tomber en morceaux comme du verre brisé. J'ai envie de trembler, de hurler, de m'arracher les cheveux, de briser tout ce que contient la pièce, mais je n'ai plus une once

d'énergie. La seule personne qui m'a redonné goût à la vie et à l'amour m'aurait menti sur son nom et sa profession ? Pour quelle raison ? Et sur quoi d'autre ? J'étais quoi, au final, pour elle ? Ma tête est trop vide pour pouvoir poser ces questions et encore moins tenter d'y répondre. Mes muscles ne me tiennent plus, mes sens s'éteignent, je n'entends et ne vois presque plus rien. A peine entraperçois-je deux silhouettes s'approchant avant que ne perde totalement connaissance.

…

Ma conscience tente péniblement de se réveiller, mes sens sont encore en état de veille. Cette désagréable sensation me rappelle le réveil après être passé par le caisson de Lin, à la différence près, enfin j'espère vu que je ne suis pas encore à même de le vérifier, que j'ai toujours le même corps qu'avant le malaise. La bonne nouvelle, c'est que si cette fois-ci j'ai aussi dormi 6 mois, c'est que la fin du monde n'a pas eu lieu. Mais je ne pense pas avoir dormi cette durée. Dommage. Je sens mes muscles s'autoriser petit à petit à être sollicités, j'arrive à bouger mes doigts et mes orteils, à grimacer, et m'étire pour me désengourdir. J'ai encore les yeux qui brûlent de ne pas avoir pu pleurer. Je sens une gêne au niveau du pli du coude de mon bras droit ; je

tâtonne, et sens que je suis sous perfusion, probablement pour me maintenir hydraté. La raison de mon évanouissement resurgit en mémoire, me fait sursauter et recouvrer mes sens d'un coup. Désormais, les larmes coulent à flot et les cris jaillissent du tréfond de ma gorge.

Les bruits que je génère alertent des infirmières, qui entrent en urgence dans la pièce où je suis alité, et tentent de me faire calmer par des méthodes de moins en moins déontologiques, jusqu'à injecter un puissant sédatif dans mon intraveineuse. Ce dernier relâche totalement mes muscles mais n'amoindrit pas mes émotions et sensations. « Nous sommes désolées, madame. Nous avons reçu l'ordre de tout faire pour que vous vous détendiez et vous reposiez. Nous repasserons dans quelques heures, lorsque le produit aura fait son effet. » Me voici donc dans l'incapacité à pouvoir exprimer ma colère et ma tristesse. Si j'emmagasine trop d'émotions, je sais parfaitement ce qu'il va se passer, et j'espère qu'il y a un récipient près du lit pour l'accueillir. Je ferme les yeux, et tente péniblement de réguler ma respiration. Pour l'instant, ça fonctionne.

Comme prévu, les infirmières reviennent. Le produit à fini d'agir. Mon premier réflexe aurait été de leur mettre mon poing dans la figure, non

pas pour avoir contraint l'expression de mon extrême frustration, mais pour libérer toutes les tensions accumulées. Quoi que la première raison soit aussi valable. Elles prennent le récipient que j'ai quand même rempli d'un reste de café, de gâteau et d'un repas que j'ai à peine goûté, ainsi que ma tension artérielle. A leur tête, celle d'un paresseux dépressif semblait plus élevée.

« Bien. Nous confirmons que vous avez besoin de repos. » Bravo, Sherlock !
« Souhaiteriez-vous discuter avec un psychologue ?

- Avez-vous la moindre idée de ce qu'il est en train de se passer, mesdames ? » rétorqué-je d'un air condescendant. « On est à une grosse semaine de la fin du monde et la seule personne auprès de qui je voulais finir ma vie n'existe tout bonnement pas ! Je ne suis absolument pas convaincu que votre psy puisse y faire quoi que ce soit.
- Euh… OK. On vous laisse, quelqu'un vous amènera de quoi vous sustenter. Les toilettes sont derrière la porte de gauche. Merci de ne pas détacher votre perfusion. » Et elles sortent, se demandant si ce n'est pas d'un psychiatre dont j'aurais plutôt besoin.

XVI

Je suis alité depuis tellement de temps que je n'ai aucune idée de l'heure ou du jour que nous sommes. Je soupçonne le tuyau de perfusion d'être relié directement sur la veine conduisant à mn système rénal, vu la fréquence à laquelle je me rends aux toilettes. Les « Watson » de service m'avaient laissé sur moi mon tailleur, j'ai gardé le haut et retiré le bas pour me faciliter les allers-retours aux toilettes.

On toque à la porte. « *Entrez*, » réponds-je de mon plus beau français. C'est Viviane en personne qui m'apporte de quoi manger et boire. « *Bonjour*, Margaret

- Bonjour, Viviane. Suis-je à ce point une personnalité pour qu'un chef d'Etat vienne directement m'apporter de quoi manger dans ma chambre d'hôpital ?
- Je vois que vous avez toujours votre humour, je suis rassurée. Vous vous êtes évanouie à l'annonce que votre amie n'existait pas aux yeux de l'Irlande. Je me sentais responsable, je tenais à m'en excuser.

- Je me demande si vous êtes vraiment faite pour être Présidente, Viviane.
- Oh, je ne le suis clairement pas ! Et combien de fois me suis-je retrouvée à votre place, dans ce lit, par excès de stress ou dépression ! J'ai encore les marques des perfusions que je dois cacher par du fond de teint opaque. » Nous nous mettons à rire.
- Donnez-moi des nouvelles du Front, je vous prie, » pendant que je déguste un club sandwich.
- Il n'y a rien de bien glorieux. Le trou dépasse maintenant les 750 mètres mais aurait une légère tendance à moins creuser. On a assez d'informations pour mieux estimer sa progression. Les Américains devraient larguer leurs bombes d'ici une petite soixantaine d'heures. Personne n'a proposé de solution alternative, mais tout le monde est convaincu que, si la progression est sans fin, nous ne faisons que reculer l'échéance.
- Et la population mondiale ? Est-elle informée ?
- Nous n'avions pas d'autres choix, sous couverture de l'effondrement d'une poche

de gaz suite à un forage qui a mal tourné. La population n'est pas dupe. Il y a de nombreux courants religieux et fanatiques extrémistes qui envahissent les rues aux quatre coins du monde, des mouvements de panique générale, d'immolations publiques, de saccages, de vols, de viols… Les forces de polices ont toutes reçu l'ordre de ne pas intervenir, car nous savons que 300 millions de policiers, gendarmes et soldats inégalement répartis ne feront pas le poids face à 9 milliards d'individus comparables à un troupeau de bêtes fonçant vers une falaise et dont le champ de vision est limité au *cul* de celui qui le précède.

- Et donc ?
- Donc, notre seule issue est que ce trou cesse de grossir dans les 60 prochaines heures. Sinon, nous pouvons clairement dire adieu à la planète Terre. »

Je retourne ma main, paume vers le haut ; Viviane la saisit. Nous regardons par la fenêtre, isolée des événements de la rue. Le soleil brille, le ciel est bleu. Nous sourions. Cela peut sembler paradoxal, après de tels propos, mais nous possédons ce sentiment de lâcher-prise que

possèdent les personnes âgées ou gravement malades qui savent que leur temps se mesure désormais en secondes.

Tic…

Tac…

La suite dans le ***Livre 3 :***